

HÉLÈNE LETTRY

POUR VIVRE HEUREUX...



2

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alésia
PARIS (XIV^e)



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :

1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 fr. 50

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

*(Ces deux numéros, très importants, donnent
toutes les nouveautés de début de saison)*

.....

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an : 20 fr.
Étranger (<i>Tarif réduit</i>)	— 28 "
Étranger (<i>Autres pays</i>)	— 35 "

PRIMES AUX ABONNÉES

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes

94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

C90847

**POUR VIVRE
HEUREUX...**

c90847

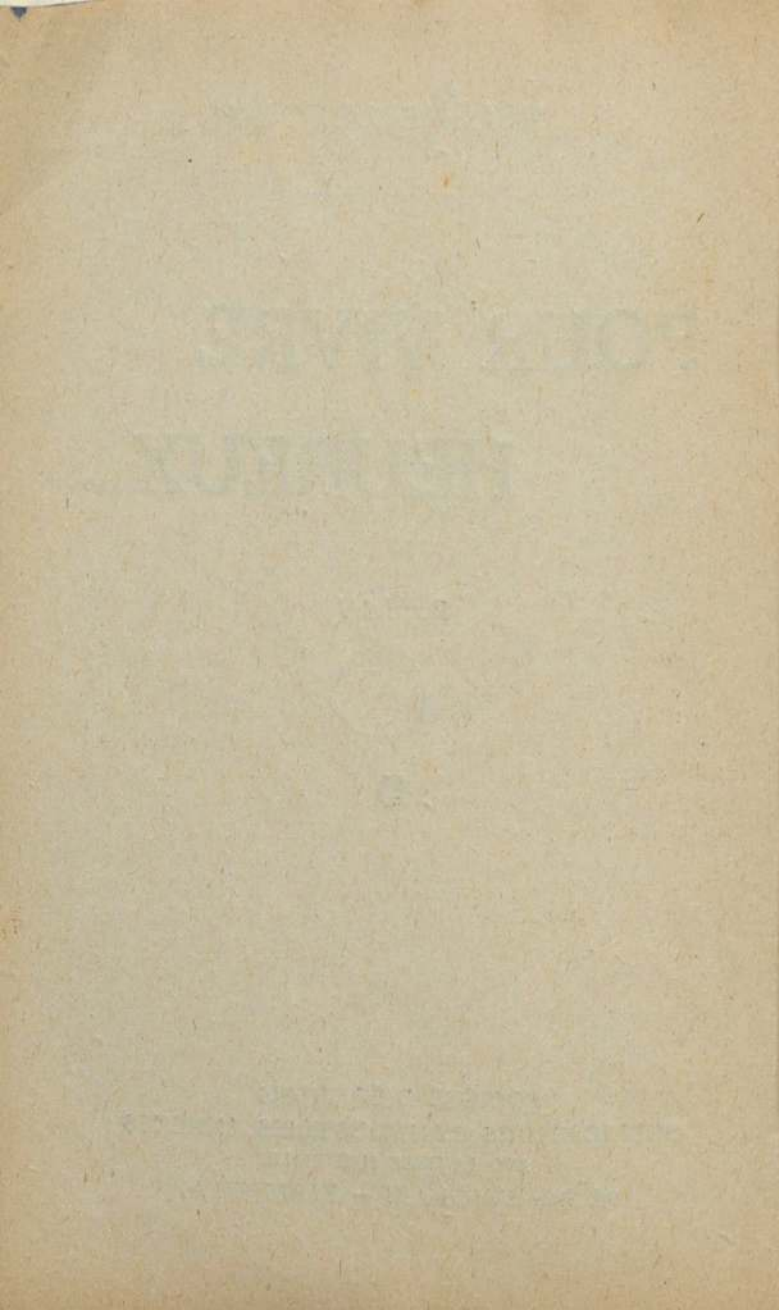
HÉLÈNE LETTRY

POUR VIVRE HEUREUX...

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^e LA MODE NATIONALE
94, Rue d'Alésia, 94 — PARIS (XIV^e)



POUR VIVRE HEUREUX...

Mme Lucien Amann
183 bis Fg Poissonnière Paris 9

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Geneviève, voyons !... te voilà encore à lire ! Viens plutôt m'aider à ranger ces bobines de fil... tous les 100 sont mélangés aux 120. Aussi cette vieille mère Lachaume ne sait jamais ce qu'elle veut... Il faut tout déranger dans la boutique pour elle. En voilà une couturière ! Parce que M^{me} Gibois lui fait transformer depuis dix ans son manteau de popeline, elle se croit très habile. Je sais bien qu'elle habille aussi l'institutrice, qui est très élégante. Mais tout de même elle est trop difficile avec les commerçants. Du fil câblé, qu'elle voulait ! Mon fil n'était pas assez câblé, qu'elle disait !... J'ai ouvert toutes mes boîtes, toutes... Viens donc m'aider. Tu peux être certaine, Geneviève, que je jetterai un jour tes livres au feu !

La jeune fille à qui ce discours s'adressait répondit :

— Oui, tante, je viens.

Mais elle ne bougea pas.

Assise à la caisse du magasin de « Mercerie-Bonneterie-Laines-Layettes » de M^{lle} Miroulet, la tête appuyée sur ses deux mains jointes, Geneviève lisait.

Geneviève Darboy était la nièce de M^{lle} Clotilde Miroulet, laquelle, depuis toujours, tenait le magasin du « Petit Bon Marché ».

Geneviève, orpheline, avait été élevée par sa tante, qu'elle aimait beaucoup, mais qui l'ennuyait fort, car la jeune fille, à l'opposé de M^{lle} Clotilde, n'avait pas du tout d'attrait pour le commerce.

Depuis sa sortie de pension, elle essayait de persuader à M^{lle} Miroulet que « lire n'est pas perdre son temps ».

Mais M^{lle} Clotilde ne voulait rien entendre.

— C'est pas cela qui fait bouillir la marmite, répétait-elle.

Geneviève alors se taisait, gardant en son for intérieur ses pensées et ses projets.

Elle aidait cependant M^{lle} Miroulet, et ce n'était pas sans mérite !

Cette fois encore, elle se décida à fermer son livre et à se lever lorsque, pour la troisième fois, sa tante dit :

— Geneviève, viens m'aider.

— Voilà, ma petite tante. Ne gronde plus.

Et, soupirant, elle ajouta :

— Ce que c'est beau, le théâtre !

— Des bêtises, ma nièce, des bêtises... Tiens, en voilà une noire avec les blanches... Je suis sûre que c'est Yves Lordeau qui te monte la tête !... Attention ! tu te trompes de boîte... Oui, j'ai bien vu, l'autre jour, quand il racontait cette soirée de Paris, tu le dévorais des yeux comme si les acteurs et les actrices dont il parlait dansaient sur le bout de son nez !... Un étudiant, la belle affaire ! Si j'avais voulu, ma chère, moi aussi j'y serais à Paris !... A dix-huit ans, j'ai été demandée en mariage par un professeur dans un grand lycée, je crois que c'était au lycée Henri-III, Henri-V, Henri je ne sais plus combien...

— Henri-IV, tante.

— Oui, c'est cela... Enfin c'était un homme supérieur... Mais non, tiens, j'ai préféré mon comptoir... et puis, il fallait t'élever...

— Tante, c'est à cause de moi...

— Mais non, mais non... Paris me faisait peur... Je connais assez la capitale par les voyageurs qui déballetent ici leurs grandes malles noires avec les dernières nouveautés... Tu vois ta tante, M^{me} « la professeuse » !... Toi, tu deviendras folle avec tes idées de grandeur et ton fils de docteur... Passe-moi le paquet de tabliers... Merci... Veux-tu faire les prix des laines reçues tout-à-l'heure ? Le paquet est là sur le comptoir... Ah ! où sont mes ciseaux?... Merci... Attention, voilà du monde... Bonjour, madame. Vous désirez, madame ?

Geneviève oublia les laines à marquer et, profitant de ce que sa tante était occupée avec la cliente, elle s'éclipsa et monta dans sa chambre.

— Ouf, un peu de répit, dit-elle en s'asseyant sur son lit.

Elle allongea les jambes, étira les bras, et se laissa aller à un long soliloque qui n'avait rien de commun avec le discours que venait de lui faire M^{lle} Clotilde.

— Paris ! Paris ! dire que Paris existe... que des gens vivent à Paris... qu'en ce moment, à cette heure, des femmes, des jeunes filles comme moi, se parent pour aller au bal, au théâtre... Le théâtre ! Etre une artiste !... Le rêve de ma vie... Oui, je suis sûre que je réussirais, que je connaîtrais le succès, la gloire... J'en suis certaine, je le sens... mes pressentiments ne me trompent pas... Mais comment faire avec ma tante ? Comment, comment ?... Il y a bien Yves que je déciderais certainement à s'établir dans la capitale... Il m'aime. Mais moi, est-ce que je l'aime ?... Il ne me plaît pas du tout au physique... Il est vrai

que la beauté n'a pas grande importance pour un homme... Yves est très bon... Me marier avec lui, c'est le seul moyen d'aller à Paris. Je ne peux plus attendre... il est indispensable de commencer très jeune la carrière théâtrale... Je travaillerai, je prendrai des leçons... j'arriverai... je veux... Oh ! je le veux !...

Tout en monologuant ainsi, Geneviève avait quitté la robe de serge marine qu'elle portait tous les jours. Elle prit dans son armoire une large bande de voile rose dont elle se drapa. Les plis du souple tissu firent ressortir la courbe gracieuse des hanches et des épaules. Ses bras nus décrivirent des arabesques au-dessus de sa tête. Elle secoua ses boucles couleur châtaigne mûre, ses beaux cheveux où semblaient bouger des rayons.

Geneviève prit des journaux illustrés dans un tiroir et contempla, souriante, les photographies de « vedettes » parisiennes. Elle se plaisait à prononcer leur nom. Elle les connaissait toutes. Leurs visages lui étaient familiers.

Soudain, se redressant, elle se mit à déclamer des vers d'Alfred de Musset :

Poète, prends ton luth et me donne un baiser.

Elle parla d'abord à mi-voix. Puis s'exaltant, oubliant tout ce qui n'était pas la Muse et le Poète, elle mima la scène pour elle seule, tandis que sa voix au beau timbre se faisait plus forte.

Elle fut brusquement interrompue par une série de coups frappés au plafond de la boutique, juste au-dessus de laquelle se trouvait sa chambre.

En hâte, la Muse improvisée, rejetée brutalement dans la réalité, enleva la tunique flottante, remit sa robe de lainage, et descendit en courant l'escalier intérieur qui menait à la boutique.

Les joues en feu, le cœur battant, elle s'efforça cependant de se dominer, car M^{lle} Miroulet s'affolait parmi les clients qui avaient envahi « Le Petit Bon Marché » :

— Que faisais-tu là-haut à cette heure ? Tu vois bien qu'il y a du monde... Sers donc. Moi, je suis occupée avec Monsieur.

« Monsieur », en l'occurrence, était un représentant en bonneterie, et M^{lle} Miroulet voulait faire son « réassortiment pour l'hiver ».

Alors, le visage de Geneviève s'éclaira d'un bon sourire qui s'adressait autant à son rêve qu'aux personnes présentes. Vive, aimable, elle servit les clientes.

CHAPITRE II

C'était l'heure de la consultation.

Une demi-obscurité régnait dans le salon d'attente du docteur Lordeau. Les volets avaient été tirés pour qu'il fit plus frais.

Quelques personnes parcouraient les brochures éparses sur la table, d'autres somnolaient, deux ou trois lièrent conversation pour se conter leurs misères.

Le docteur Lordeau était très aimé dans le pays. On vantait son bon cœur, sa simplicité. On parlait de guérisons qui étaient de « véritables miracles », disait-on, et l'on ajoutait tout bas que son fils « était un très beau parti ».

M^{me} Gibois, la femme du notaire, et sa fille Anne-Marie, furent introduites dans le salon.

— ... Sept... neuf... douze personnes, dit tout bas Anne-Marie. On en a pour deux heures !

— Peut-être pas, répondit la mère. D'abord, il y

en a qui sont ensemble. Et tu sais que le docteur ne perd pas de temps en bavardage. Lis, si tu veux. Moi, j'ai mon tricot.

M^{me} Gibois s'assit auprès de la fenêtre et poussa légèrement le volet pour mieux voir.

— On peut ouvrir complètement, dit quelqu'un, le soleil a tourné.

M^{me} Gibois, contente de la permission, obéit à ce désir. La lumière inonda les visages. Des rayons dansèrent sur les tapisseries anciennes. Une grosse mouche bourdonna.

Anne-Marie s'approcha de sa mère et regarda dehors. Les fenêtres donnaient sur la place de l'église, déserte à cette heure du début de l'après-midi.

Aussi la jeune fille fut surprise d'apercevoir un homme qui, débouchant d'une petite rue, une mallette à la main, hésitait, regardait autour de lui, paraissant chercher une maison. Ayant levé la tête, il eut comme une expression de surprise, fixa le visage d'Anne-Marie quelques secondes, esquissa un vague sourire, puis, ayant lu sur la porte le nom du docteur Lordeau, il entra dans la maison.

Anne-Marie quitta la fenêtre et vint s'asseoir dans un fauteuil devenu libre.

Un moment après, l'inconnu apparut sur le seuil de la porte. Il échangea quelques mots avec la servante qui lui avait ouvert :

— Vous dites que M. Yves est sorti ?

— Oui, monsieur, il est allé voir une petite fille malade. C'était pressé. Le docteur a préféré envoyer son fils plutôt que d'attendre après la consultation. Dame ! M. Yves est savant aussi maintenant... Il ne tardera sans doute pas... Si Monsieur préfère attendre dans la salle à manger, puisque Monsieur ne vient pas pour consulter ?

— Non, j'attendrai ici.

Et l'inconnu chercha du regard Anne-Marie Gibois.

— Veuillez prévenir Yves dès qu'il arrivera que... enfin qu'un de ses amis le demande.

Avec beaucoup d'aisance, le nouveau venu prit place sur un coin du canapé. Comme par hasard, il se trouvait en face de M^{lle} Gibois.

Il prit une cigarette dans un étui d'argent et se disposait à l'allumer quand, semblant se rappeler où il se trouvait, il se ravisa, remit le tout dans sa poche en murmurant :

— Pardon !

Curieuse, Anne-Marie observait l'étranger à la dérobée.

Il était grand et mince. Son visage rasé était éclairé par des yeux très doux qui charmaient et intimidaient.

Anne-Marie eut l'impression « qu'elle l'avait déjà vu quelque part »...

— Pourtant, il n'est sûrement pas du pays, ni même des environs.

Le manège d'observation réciproque dura quelques instants, tandis que M^{me} Gibois comptait les mailles de son tricot.

Bientôt le docteur fit signe aux deux dames : c'était leur tour. Anne-Marie suivit sa mère et se sentit rougir en passant devant le « bel inconnu ».

— Bonjour, cher docteur, dit M^{me} Gibois en refermant la porte du cabinet de consultation. Je vous amène ma fille, qui souffre de grandes migraines. Cela la prend au réveil et lui dure jusqu'à l'heure du déjeuner, souvent plus. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir ?

— Ne vous tourmentez pas, madame. Asseyez-vous. Je vais examiner cette charmante enfant. Je suis persuadé qu'il n'y a rien de grave.

Il tapota familièrement la joue de la jeune fille :

— Dame, ajouta-t-il, c'est que j'ai vu cela venir au monde. Combien d'années ? Vingt ?

— Oui, le mois prochain, docteur. Ça ne nous rajeunit pas ! soupira la maman.

Anne-Marie, timide, mais docile, se laissa ausculter, examiner, et répondit aux questions du praticien.

— Pas malade du tout, votre fille, chère madame. Un peu d'anémie... Est-ce qu'on s'ennuierait par hasard ? N'y aurait-il pas quelque idée d'amourette derrière la tête.

Anne-Marie, embarrassée, se mit à rire.

— Oh ! docteur, protesta M^{me} Gibois.

— Mais c'est de son âge, madame. Nous la marions, cette belle enfant.

M^{me} Gibois, gênée, répondit vivement :

— Oui, docteur, oui... mais je ne suis pas pressée qu'elle me quitte, vous savez.

Après une imperceptible hésitation, M^{me} Gibois demanda :

— Yves va bien ?

— Mon fils ? Mais oui. Il attend ces jours-ci un de ses camarades de Paris. Il m'a demandé de le recevoir. Je ne voulais pas le contrarier, mais cela ne me plaît guère ! Je crains toujours les mauvaises influences pour Yves. Vous savez qu'il désire s'installer à Paris. Comme s'il ne serait pas mieux ici avec la clientèle toute faite que je lui donnerais !... Enfin, je suis un papa insupportable, et nous avons bien des discussions, d'autant plus que ma femme défend son fils et parle de le suivre dans la capitale. Comme si les enfants avaient besoin de leur mère quand ils sont mariés !... Chaque mariage, chaque ménage, n'est-ce pas votre avis ?

— Mais si, docteur, et je vous comprends bien.

Quand ils sont grands, les enfants ne nous appartiennent plus...

Il y eut un imperceptible silence : le docteur Lordeau et M^{me} Gibois avaient une même pensée qu'ils ne pouvaient formuler.

— Mais nous ne voulons pas vous retenir davantage, docteur. Vos malades s'impatienteraient.

— Voici votre ordonnance. Fortifiants, fortifiants... de bons biftecks... et des promenades au grand air.

— Je sors tous les jours avec Geneviève, dit Anne-Marie.

Le docteur eut un sourire indulgent, mais un peu ironique :

— M^{lle} Miroulet ?... Ah ! oui, elle est charmante et bien intelligente, mais « sortir », mon enfant, ce n'est pas seulement aller s'asseoir dans une arrière-boutique, ou même dans le bois de sapins à cinquante mètres de la maison, pour lire des romans et rêver aux nuages... « Sortir », c'est marcher, faire plusieurs kilomètres d'un bon pas régulier, en respirant fortement l'air salubre à pleins poumons. C'est ainsi que vous deviendrez une forte femme et que vous ferez dans quelque temps une robuste mère de famille. Allons, ne soyez pas triste, ajouta-t-il en voyant s'assombrir le visage de la jeune fille. Faites ce que je vous dis et revenez me voir bientôt.

Il se leva pour accompagner les deux dames :

— Mes amitiés à M^e Gibois. Mais j'y pense... vous êtes des nôtres dans quinze jours au dîner mensuel de ma femme ?

— Oui, oui, docteur.

— Alors, à bientôt... et qu'on me remette des sourires dans ces yeux-là.

Les deux dames sortirent. Lorsqu'elles furent sur la place, Anne-Marie dit à sa mère :

— Maman, je vais aller voir Geneviève.

— Oui, je veux bien, mais tu as entendu le conseil du docteur ?

— Oui, maman.

— Eh bien ! va chercher ton amie, amène-la goûter à la maison. Puis vous irez jusqu'à la Fontaine-de-la-Clarté, chez la mère Bourlec, chercher la douzaine d'œufs que je lui ai commandée ce matin. Vous aurez le temps de revenir pour sept heures. Ah ! n'oublie pas de me rapporter les soies de couleur que M^{lle} Clotilde a dû recevoir pour moi.

Et M^{me} Gibois s'éloigna.

Anne-Marie allait traverser la place quand elle tressaillit et demeura soudain immobile : l'inconnu était devant elle.

— Pardon, mademoiselle, demanda-t-il sur un ton d'extrême politesse et dans l'attitude la plus respectueuse, pouvez-vous m'indiquer le chemin de la Fontaine-de-la-Clarté ?

Comme la jeune fille, interdite, en répondait pas tout de suite :

— Excusez-moi, dit-il, si j'ai commis une petite indiscretion. J'ai entendu malgré moi ce que M^{me} votre mère vous a dit, et comme je suis étranger au pays...

— Mais, monsieur, comment se fait-il... répondit Anne-Marie qui reprenait son sang-froid... Vous étiez chez le docteur Lordeau, et moi aussi j'ai entendu ce que vous disiez à la bonne. Pourquoi n'attendez-vous pas votre ami Yves ?...

— C'est qu'Yves n'en finit pas d'arriver !... J'ai besoin de me dégourdir les jambes. On étouffe dans ce salon. Me permettez-vous, mademoiselle, de faire quelques pas en votre compagnie ?

— Non, non, c'est impossible, monsieur... D'ailleurs, je suis pressée... ma mère...

Elle s'embrouillait, honteuse et rougissante.

— Mademoiselle, excusez-moi, je vous présente

mes respects. J'aurai, je l'espère, le plaisir de vous revoir. Vous pouvez parler de moi à vos parents, voici ma carte, mademoiselle.

Anne-Marie prit le bristol que l'étranger lui tendait, le mit dans son sac, leva ses grands yeux limpides vers le visage du jeune homme, puis s'éloigna en pressant le pas.

A ce moment, une auto stoppa devant la porte du docteur.

Yves bondit :

— Mon vieux José ! Comment c'est toi ! Pourquoi ne m'as-tu pas envoyé une dépêche ? Je ne t'attendais que samedi prochain et tu débarques sans crier gare aujourd'hui jeudi !

— Ne te fâche pas, Yves. Tu sais que je suis un homme d'imprévu. J'ai devancé mon voyage et je suis venu à pied de la gare en laissant ma malle en consigne. La route est superbe. Je suis tombé en pleine consultation de ton père, aussi je n'ai pas voulu le déranger pour me présenter. J'ai préféré t'attendre et...

— Et suivre une jeune fille, interrompit Yves. Méfie-toi, José, ne compromets pas les demoiselles de mon pays !

— Loin de moi toute idée légère, Yves, je t'assure. Mais — il hésita quelque peu — je me demande si je ne viens pas d'avoir le « coup de foudre »... le sérieux... le vrai...

— Toi, José ! Allons donc ! Il est vrai que M^{lle} Gibois est très jolie. Elle a un charme extraordinaire pour qui sait voir et observer...

Il y eut un court silence.

— Nous en reparlerons, conclut Yves. Viens, je vais te présenter à ma mère. Tu verras papa quand le dernier malade sera parti.

Et la porte d'entrée se referma sur les deux hommes.

CHAPITRE III

Quand Anne-Marie Gibois entra au « Petit Bon Marché », Geneviève était seule. Elle s'apprêtait à dissimuler le livre qu'elle lisait quand elle reconnut son amie :

— Quelle chance de te voir, A-ïe ! Jutement, ma tante est sortie. Elle en a bien pour une heure encore. Nous allons être tranquilles.

Elle ferma la porte à clef, en clamant plaisamment :

— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, repos pour la pauvre marchande... Si vous êtes pressés, allez en face !

— Tu as de l'audace, dit Anne-Marie. S'il n'y avait que toi pour faire fortune ici !

— Je ferais fortune autrement, ne te tourmente pas. Il n'y a pas que la boutique de M^{lle} Clotilde au monde, et il n'y a pas que le métier de mercière pour une femme. Ote ton chapeau et viens t'asseoir. Quoi de neuf ?

— Geneviève, j'ai une aventure à te raconter.

— Une aventure ? A toi ! Eh bien ! vas-y de ta petite histoire. En revanche, je te dirai un secret.

Anne-Marie Gibois, quoique plus âgée d'une année que Geneviève, était dominée par son amie. Elle l'admirait. Elle la jugeait plus belle, plus intelligente qu'elle-même, et sa timidité craintive céda presque toujours devant l'audace résolue qu'elle prenait pour de l'énergie et de la sagesse.

Elle narra donc ce qui était pour elle « un grand événement ».

— Jamais je n'ai vu un si bel homme, si tu savais ! Si distingué, si bien élevé aussi...

Geneviève écoutait attentivement, vivement intéressée :

— Il t'a dit son nom ?

— Non, mais il m'a donné sa carte. Attends, je n'ai même pas regardé.

— José Crisor, s'écria Geneviève qui avait pour ainsi dire arraché des mains de son amie le mince carton. José Crisor, artiste dramatique. Ce serait « lui » ! Oh ! ce n'est pas possible !...

Elle grimpa, plutôt qu'elle ne monta l'escalier, entra dans sa chambre, prit un tas de revues dans un tiroir, en feuilleta fébrilement quelques-unes et redescendit plus vite encore qu'elle n'était montée.

— Regarde !

En même temps, elle montrait à Anne-Marie un portrait d'artiste en dessous duquel était inscrit le nom de « José Crisor ».

Puis, en légende : *José Crisor qui vient de remporter un si beau succès au Grand Théâtre.*

— Tu en as de la chance, Anne-Marie !...

Mais Anne-Marie ne voyait pas où était sa chance. Au contraire, elle éprouvait une vague déception et avait envie de pleurer. Elle revoyait les yeux de l'artiste fixés sur elle. Elle sentait la douceur de leur regard : elle avait été comme enveloppée, comme baignée dans une impression nouvelle.

Un artiste... c'était un artiste ! Elle se les représentait tout autrement, ces êtres mystérieux qu'elle avait souvent entendu nommer des « cabotins »...

Elle sentait à la fois de la joie, de la fierté... puis une sorte d'angoisse et de regret. Elle eût voulu que cette rencontre ne se fût pas produite. Pourtant,

elle revivait ces courts instants qui prenaient maintenant dans son esprit une plus grande importance, et elle avait peur, comme si elle courait un danger.

Geneviève vit l'émotion de son amie :

— Te voilà toute bouleversée. Mais c'est naturel qu'un homme te remarque. Cela prouve qu'il a bon goût ! Qui sait si ce José ne sera pas le mari de tes rêves !

— Oh ! Geneviève, mais jamais mes parents ne consentiraient...

— Ta ! ta ! ta !... Ils n'ont pas les mêmes idées que ma tante, et puis, tu sais ce qu'une jeune fille veut, quand elle le veut bien, se réalise toujours...

— Tu crois, Geneviève ?

— Mais oui. D'ailleurs, je t'aiderai. Mais à une condition, c'est que tu vas t'arranger pour me faire faire la connaissance de ton « futur » au plus tôt... Je te devrai peut-être la réalisation de ma vocation...

— Tu penses donc toujours au théâtre, Geneviève ?

— Plus que jamais... surtout maintenant. Je crois que ce hasard qui amène un des plus célèbres artistes de Paris dans notre Baud est un signe du destin. Et songe quelle joie nous aurons à nous retrouver à Paris si tu épouses José...

— Tu vas trop vite, Geneviève... Comment veux-tu que ce jeune homme pense à m'épouser ? Nous ne nous connaissons pas... et puis, moi, une simple provinciale...

— Puisqu'il t'a parlé, c'est que tu as fait une forte impression sur lui, comme il en a fait une sur toi... Il faut croire au coup de foudre, Anne-Marie ! Ne t'ai-je pas raconté cent fois la rencontre de Manon et du chevalier des Grioux ?

— C'est du roman, Geneviève, cela n'arrive pas dans la vie !

— Mais si, mais si. Ce sont les sujets de roman et de pièces de théâtre qui sont pris dans la vie...

Il y eut un moment de silence. Puis Geneviève reprit :

— Je t'ai promis une confidence... Lis cette lettre, tu seras au courant.

Anne-Marie prit le feuillet et lut :

« Mademoiselle Geneviève, ayez pitié de moi et ne me faites pas attendre plus longtemps votre réponse. Vous me dites à chaque rencontre : « Patientez, Yves, patientez ! » Avouez que j'ai eu de la patience. Vous savez que je vous aime. Ne rejetez pas mon amour qui a su triompher des obstacles. Oui, Geneviève, pour vous plaire, pour accéder à votre désir, j'ai pu fléchir mon père qui ne s'oppose plus à ce que je m'installe à Paris.

« Alors, Geneviève, il faut fixer notre sort pendant ces vacances. Mon vœu le plus cher est que nous soyons fiancés officiellement, et nous pourrions nous marier dès que j'aurai passé ma thèse de doctorat. Par mes relations et mon travail, j'arriverai à me faire une situation dans une clinique, en me spécialisant pour les enfants, ce qui est de mon goût, vous le savez.

« Geneviève, je vous rendrai heureuse puisque je vous aime, que je vous admire, et que suis prêt à faire un ordre du moindre de vos désirs...

« Geneviève, répondez-moi afin que ma mère rende visite à votre tante, et que je passe à votre doigt la bague qui scellera nos serments.

« Je vous aime et ne peux vivre sans vous.

« YVES LORDEAU. »

— Que vas-tu faire ? demanda Anne-Marie.

— Dire « oui »... Oh ! j'ai encore hésité... mais il

ne s'agit pas pour moi de faire du sentiment, il s'agit de « vivre ma vie ». J'ai donc répondu à Yves que c'était d'accord.

Anne-Marie regardait son amie cherchant à pénétrer toute sa pensée. Elle était surprise du ton froid avec lequel Geneviève parlait de choses si importantes. Elle savait pourtant que Geneviève avait bon cœur. Elle connaissait ses idées sur l'amour, ses rêves d'avenir.

Elle risqua :

— Est-ce que tu aimes Yves maintenant ?

Geneviève sourit tristement :

— J'ai beaucoup d'affection pour lui. Je l'aimerai quand nous serons mariés. En ce moment, je ne pense qu'à mon art !

Elle disait « mon art » avec un peu d'emphase, où se mêlait cependant une émotion sincère

— Tu crois que tu seras heureuse ? Et lui ?

— Pourquoi veux-tu qu'Yves soit malheureux, puisqu'il m'aime !

Anne-Marie n'était qu'à moitié convaincue. Elle dit cependant :

— Tu dois avoir raison.

— Mais oui, j'ai raison. Allons, ne fais pas cette triste figure. Rêve à ton bel amoureux et aie confiance. Je te promets que nous allons avoir de belles vacances.

Elle tendit à bout de bras le journal qu'elle avait gardé en main pendant cette conversation :

— Non, mais a-t-il de l'allure ! Est-il beau ! ton José Crisor ! Il va falloir que tu sois très élégante pour lui faire honneur...

Anne-Marie devint toute rose et joignit les mains :

— Oh ! je ferai mon possible.

Puis, inquiète tout à coup :

— C'est étonnant, tu ne trouves pas, Geneviève,

qu'une seule minute puisse changer ainsi notre cœur...

Geneviève n'eut pas le loisir de répondre : M^{lle} Clotilde frappait au carreau de la porte et faisait de vains efforts pour voir ce qui se passait à l'intérieur. Elle secouait la poignée pour ouvrir : c'était en vain, car Geneviève avait donné deux tours de clef !

Plusieurs visages apparaissaient derrière M^{lle} Miroulet.

— Elle est folle, je vous dis que ma nièce est folle ! répétait M^{lle} Clotilde. Ouvre donc, Geneviève. Ouvre... il y a des clients.

Et comme la jeune fille, cachant sa gaieté sous un air confus, ouvrait en s'excusant, la pauvre tante continuait :

— Ah ! s'il n'y avait que toi pour faire marcher la maison, nous ferions vite faillite. On n'a pas idée de cela ! En plein milieu de la journée, mettre les clefs à la porte ! Tu verrais s'il te fallait gagner ta vie ailleurs. Entrez donc, mesdames, entrez, on va vous servir tout de suite.

Ce ne fut que lorsque la dernière cliente fut partie que M^{lle} Clotilde pensa à quitter son chapeau et s'aperçut de la présence d'Anne-Marie Gibois :

— Vous étiez donc là ? Comment, vous qui êtes si raisonnable, avez-vous pu laisser ma nièce fermer la porte au nez des gens !

Ce fut Geneviève qui répondit :

— C'est vrai, nous avons eu tort... Pardon, ma petite tante, je ne le ferai plus. Mais... nous avons des affaires si importantes à traiter !

M^{lle} Miroulet haussa des épaules :

— On les connaît tes affaires importantes : des amourettes !

Les deux jeunes filles échangèrent un regard, d'un air entendu.

— A propos, ajouta la mercière, j'ai les soies de M^{me} Gibois.

— C'est vrai, j'allais oublier...

— Jeunesse ! Jeunesse !

— Et puis, maman nous attend pour goûter. Vous permettez, mademoiselle, que Geneviève vienne avec moi jusqu'à la Clarté ?

— Il va falloir que je reste seule à l'heure de l'affluence. Enfin, puisque c'est pour faire plaisir à M^{me} Gibois... Mais sois exacte pour le dîner, Geneviève.

Geneviève promit, embrassa sa tante, et se coiffant en hâte d'une capeline de paille, elle entraîna son amie.

M^{lle} Miroulet qui, sous des dehors parfois rébarbatifs, cachait le meilleur des cœurs, répéta, souriante et admirative :

— Ah ! jeunesse ! jeunesse !...

CHAPITRE IV

Les cloches de l'église sonnaient à toute volée. C'était l'heure de la grand'messe.

Par les routes, par les chemins aboutissant à la place, les fidèles arrivaient : femmes et filles des notables de la petite ville en robe et chapeau « des dimanches », paysans, paysannes en costume breton, venant des villages.

Le pays avait un air de fête, d'autant plus que le temps était radieux. Un soleil ardent de juillet inondait la terre, faisant briller davantage les broderies des tabliers et des vestes, perlant les visages de moiteur.

M^{lle} Clotilde Miroulet, gantée de filose, un cha-

peau à mentonnières garni d'un iris, son gros « paroissien » à la main, entra dans l'église au moment où tintaient les derniers coups de cloche.

Elle gagna son « prie-Dieu », au premier rang.

La nef était occupée par les femmes. Dans les bas côtés se tassaient les hommes, debout.

L'officiant entonna le *Kyrie Eleison*. Les voix d'hommes soutinrent le chant. Puis les femmes, en voix de tête nasillarde, répondirent par le verset suivant.

On se levait. On s'agenouillait ou s'asseyait suivant les règles liturgiques. Tous les visages exprimaient la foi vivante des cœurs. Chacun n'avait-il pas besoin de prier ?... n'avait-il pas une grâce à implorer du ciel ?

José Crisor aussi assistait à la messe.

A l'abri d'un pilier, prenant instinctivement l'attitude recueillie qu'il voyait aux fidèles, il évoquait sa grand'mère...

Elle lui avait appris le catéchisme et l'histoire sainte quand il était petit garçon.

« Oui, songeait-il, chacun porte en soi une peine inexprimable, des soucis, des inquiétudes, des tourments... mais aussi des espoirs et des joies. Nous éprouvons le besoin d'être protégés... nous sommes si peu devant la vie ! Ne dois-je pas moi-même chanter la gloire et la miséricorde de Dieu qui a guidé mes pas dans ce pays pour y rencontrer l'apaisement de ma nature tourmentée, pour y trouver, peut-être, le véritable amour ! »

Et, comme les croyants, il chanta le *Credo*.

Attendri, il chercha du regard Anne-Marie Gibois.

Elle était là, non loin de lui. Elle avait joint les mains et fixait l'autel. José crut voir des larmes sur ses joues.

« Passer sa vie aux côtés d'un tel ange, ne serait-ce pas le bonheur ?... » se dit-il.

Puis il évoqua le théâtre, la scène, les coulisses... l'existence à la fois facile et compliquée que son métier exigeait. Avait-il le droit de songer à créer un foyer dans de telles conditions ? Pourrait-il concilier un si pur amour avec sa vie d'artiste ?

« Mais oui, si je me fais aimer assez, elle partagera mes soucis, mes succès, et s'intéressera à mon travail. Je l'instruirai, je l'éduquerai. Elle est si fine, si belle dans sa simplicité ! »

L'enfant de chœur agitait la sonnette de l' « Élévation ». Les femmes baissèrent la tête. Les hommes mirent un genou à terre. José s'inclina.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-il, faites qu'un amour béni me régénère !

L'office s'acheva. Après *l'Ite, missa est*, hommes et femmes quittèrent l'église et envahirent la place.

On se rejoignit entre connaissances.

José trouva moyen de devancer de quelques pas les dames Gibois : auprès du bénitier, il tendit du bout des doigts de l'eau bénite à la jeune fille, et il lui sourit.

Etonnée, M^{me} Gibois examina des pieds à la tête ce monsieur élégant qu'elle n'avait pas remarqué chez le docteur. Elle allait s'éloigner, entraînant sa fille, mais, curieuse, elle s'arrêta, apercevant Yves Lordeau qui, à pas vifs, traversait la place.

Il arriva à la porte de l'église au moment où M^{lle} Miroulet en descendait les marches d'une allure majestueuse.

— Bonjour, mademoiselle, dit-il. Je viens de voir votre nièce. Elle a quelque chose de très important à vous dire.

La vieille fille menaça le jeune homme de son index, en riant :

— Je me doute bien de ce que c'est, allez ! On n'a pas ses yeux dans sa poche !

— Mademoiselle... enfin, oui... vous comprenez.

Il bredouillait, intimidé par son bonheur même : Geneviève ne venait-elle pas de dire le « oui » qu'il attendait avec tant d'anxiété !

Il fut ravi d'apercevoir José Crisor pour le tirer de son embarras.

— Comment, tu as assisté à la messe, toi, le mécréant ! s'exclama-t-il. Bonjour, madame Gibois, bonjour, mademoiselle Anne-Marie. Mesdames, je vous présente mon meilleur ami, qui vient se reposer des fatigues de Paris dans notre campagne.

José s'inclina :

— Mesdames, dit-il, je suis très heureux de faire votre connaissance. Déjà conquis par la Bretagne, j'y compterai des amis de plus.

Il y eut des échanges rapides de mots et compliments, toute la conversation animée des premières minutes où les êtres s'affrontent, s'observent, se jugent... où les sympathies créent des promesses d'amitié.

José, très homme du monde, savait mettre à l'aise.

Autour du groupe, les gens passaient. D'autres groupes se formaient. Des marchandes, leur panier de gâteaux au bras, offraient des craquelins et des flans.

— Me permettez-vous, mesdames ? proposa José.

— Allons plutôt chez le pâtissier, dit Yves.

Anne-Marie se souvint, dans la joie douce et indigne qu'elle éprouvait, de la promesse faite à son amie :

— Et Geneviève ? Allons la chercher.

M^{lle} Miroulet soupira :

— Allons, ma petite promenade du dimanche matin sera encore sacrifiée.

— Vous ne fermez donc pas votre magasin le dimanche, mademoiselle ? demanda José.

— L'après-midi seulement, monsieur. On vient de loin à la messe et on en profite pour faire ses achats. Je parie que Geneviève ne sait plus où donner de la tête à cette heure !

Yves souriait malicieusement et faisait des signes à son camarade. Il savait bien que celle qu'il aimait ne « s'en faisait pas une miette » comme il disait... et enlevait plus souvent que de droit le loquet de la porte !

Anne-Marie, enhardie par l'amabilité de José qui la questionnait sur la ville, sur les coutumes du pays, sur sa vie même, dit enfin :

— Je vais vous présenter Geneviève. Elle vous expliquera tout cela mieux que moi. Elle est très instruite et s'intéresse beaucoup à la littérature, vous savez !

— Vraiment ? répondit seulement José sur un ton de fine ironie, tandis qu'il pensait *in petto* : « Une pédante, sans doute ».

Quelques instants après, Geneviève faisait à son tour la connaissance de l'artiste dont elle avait tant de fois contemplé l'image.

Anne-Marie, inquiète sans trop savoir pourquoi, observait son amie.

Animée, les yeux vifs, les joues légèrement enflammées, les bras mouvants autour d'elle, Geneviève avait immédiatement dirigé la conversation sur le sujet qui lui était cher.

Il lui avait suffi pour cela de prononcer quelques mots flatteurs à l'adresse de José Crisor et, bien que celui-ci ait voulu l'heure précédente, oublier sa vie théâtrale, il ne fut pas insensible aux compliments d'une jeune provinciale.

Geneviève connaissait non seulement tous les

rôles tenus par José, mais encore elle était au courant du mouvement littéraire et de toutes les nouveautés de la scène.

Elle avait beaucoup lu, et sa mémoire retenait fidèlement le nom des célébrités et les avis des critiques.

Yves mena la petite bande dans l'unique et appétissante pâtisserie de Baud. On s'assit autour d'une table. José commanda du porto et des gâteaux, malgré l'observation de M^{me} Gibois :

— Cela va nous couper l'appétit, dit-elle, pour le déjeuner dans une heure.

— Excellent apéritif, au contraire, madame. Et les gâteaux bretons sont délicieux.

Yves Lordeau, qui s'était assis près de Geneviève et tentait de lui prendre la main, sentait une mauvaise humeur l'envahir. Mais Geneviève était si gaie, et même affectueuse pour « son fiancé », que son cœur fut bientôt rasséréiné.

Il profita d'un instant d'arrêt dans la causerie générale pour dire :

— Je peux bien vous avouer mon bonheur, puisque nous sommes entre amis, n'est-ce pas, chère madame Gibois ? Geneviève accepte d'être ma femme.

Comme depuis longtemps l'idée de ce mariage circulait dans l'air, personne ne fut étonné, même José Crisor, qui avait reçu le premier les confidences d'Yves.

On félicita les deux jeunes gens, et Yves annonça que certainement ses parents inviteraient tout le monde au dîner de fiançailles.

— Vous êtes heureuse, ma petite Geneviève, dit M^{me} Gibois : votre rêve va se réaliser. Vous irez à Paris.

— Nous irons à Paris tous les deux, fredonna Yves qui avait vu jouer *Manon*.

Cependant, M^{me} Gibois ajouta :

— Seulement, ma fille sera séparée de son amie et s'ennuiera bien un peu.

Ce fut José qui répondit :

— Tout s'arrange dans la vie, madame... Votre fille aussi se mariera...

Et il leva son verre en disant :

— A la santé des amoureux !

Puis, comme s'il chantait pour lui-même, il fredonna tout bas, presque à l'oreille d'Anne-Marie, tandis que tous se levaient dans un brouhaha de chaises repoussées :

— Nous irons à Paris tous les deux...

Cependant, Geneviève n'avait pas encore soufflé mot à l'artiste de « sa vocation ». Elle ne voulait pas attirer ses moqueries.

Elle attendait son heure.

CHAPITRE V

Le dîner de fiançailles eut lieu deux semaines plus tard.

Il y avait eu entre Yves et ses parents une longue discussion. Le docteur estimait que Geneviève n'était pas la femme qu'il fallait à son fils. M^{me} Lordeau surenchérit quelque peu, mais plus timidement :

— Oui, certainement, Anne-Marie Gibois ferait une meilleure épouse. Elle est beaucoup mieux élevée que Geneviève...

— Mais c'est Geneviève que j'aime, répétait Yves.

Et la maman qui savait bien, par expérience, qu'aucun raisonnement ne tient devant le grand argument du cœur, disait :

— C'est vrai... Geneviève a de grandes qualités...

Le docteur Lordeau qui, au fond, comprenait son fils et voyait qu'il lui faudrait renoncer à le voir lui succéder dans sa bonne ville natale, se résigna et trouva sa récompense dans la joie délirante que manifesta Yves.

Le docteur et M^{me} Lordeau recevaient tous les premiers dimanches du mois.

Pour cette occasion, ils étendirent les invitations, firent venir une cuisinière de Vannes et prirent un pianiste pour la « sauterie » du soir.

On ne se souvenait pas avoir vu une aussi grande réception chez un habitant de la ville !...

Geneviève se montrait maintenant d'un grand calme.

Sa tante n'en revenait pas.

— Toi qui ne rêvais que de Paris, tu n'as pas l'air bien gaie ! N'es-tu pas heureuse de voir tous tes espoirs se réaliser ?

— Mais si, tante, je suis très contente.

Était-ce vrai ? La chimère qui l'avait entraînée à dire « oui » suffisait-elle à son bonheur ?...

Aimer !... Que de fois elle avait exprimé l'amour en lisant, en étudiant les pièces de théâtre ! Elle faisait siens les sentiments des personnages. Elle s'exaltait, frémissait, emportée par son imagination.

Pouvait-elle aimer Yves avec une telle ardeur ?

« Une artiste doit savoir tout sacrifier à son art ! » se disait-elle sans cesse.

Malgré tout, elle ne pouvait se défendre d'une pénible mélancolie.

Elle rechercha davantage la présence d'Anne-Marie Gibois.

Les deux jeunes filles avaient de longs entretiens où chacune s'efforçait de pénétrer la pensée de l'autre. Mais ce n'étaient que des demi-confidences qui

les laissaient solitaires dans leur combat intime sentimental.

Les événements les dépassaient.

Elles durent s'occuper de toilettes, de visites, de courses diverses.

Chaque soir il y avait réunion dans l'une ou l'autre des familles. M^{lle} Miroulet, elle-même, mit sens dessus dessous le vieux salon qui dormait sous les housses depuis la première communion de Geneviève.

Et, rapidement, dans cette vie fébrile, le jour des fiançailles se leva.

* *
*

La fête battait son plein.

Le dîner avait été gai. Les invités étaient particulièrement ravis de la présence de José Crisor, qui apportait à la société baudaise un élément nouveau.

Yves Lordeau dut raconter la façon quelque peu romanesque dont il avait connu l'artiste.

— Je venais de passer mon permis de conduire et d'acheter ma voiture. Je voulais me perfectionner tout seul. Je me croyais du reste « un as » — et me voilà parti sur la route de Versailles !

« A l'aller tout marcha bien.

« Mais au retour, comme j'arrivais à la grande côte qu'on appelle la côte de Picardie, j'entendis un grincement. La voiture fit une légère embardée. Je fus assez heureux pour la diriger sur le bord de la route. Je stoppai sans accident.

« Mais il me fut impossible de remettre en marche.

« J'étais bien embarrassé.

« Je fis ce que j'avais vu faire souvent par des chauffeurs, je levai le capot, je regardai le moteur, ne voyant rien d'anormal, ne comprenant rien. Je

démontai même une pièce : le carburateur. Je soufflai, soufflai dans le gicleur. Je remis le tout en place. Je ne m'y connaissais guère, n'ayant pas fait de mécanique pratique.

« J'hésitais à faire signe à une autre voiture. On a son amour-propre, n'est-ce pas !

« Enfin, au bout d'un moment qui m'avait paru bien long, je vis arriver une sorte de bolide... J'ai cru qu'il fonçait sur moi. Pas du tout : comme actionnée par des freins mystérieux, la voiture s'arrêta et une voix charmante me demanda :

« — Avez-vous besoin de quelque chose, monsieur ?...

« La voiture était à José... la voix délicieuse était celle de sa compagne.

— Oui, expliqua José, je ramenait ce jour-là ma camarade Wanda Tchékov dont la propre voiture était en réparation. Wanda est comme une sœur pour moi, mais ceci est une autre histoire. Continue, Yves.

— Eh bien ! c'est fini. J'ai répondu moitié riant, moitié de mauvaise humeur : « Je ne sais pas ce qu'il y a dans ma bagnole, mais elle ne veut plus rien savoir pour avancer. »

« Alors, tu es descendu, mon vieux José. Après avoir examiné ma « sept chevaux », tu m'as dit : « — Rien à faire, monsieur, c'est une panne de magnéto. Montez avec nous, nous allons chercher du secours. C'est ainsi que nous avons fait connaissance, car, dès le soir même, j'allais au théâtre avec Wanda applaudir José Crisor. Nous l'avons retrouvé à la sortie et il nous a emmenés souper dans une brasserie montmartroise. Et depuis, il n'y a pas de plus solide amitié que la nôtre, n'est-ce pas, José ?

— Alors, buvons à la santé de cette vieille amitié... et aux jeunes amours !

— Et l'on dit que les artistes sont des gens « à part », émit une invitée.

— On se trompe souvent, madame, répondit José. Certes, il y a dans notre corporation, comme dans toutes les autres, des êtres peu intéressants : orgueilleux, paresseux, jaloux, arrivistes. Ne les blâmons pas trop... le métier est si dur pour les malchanceux. Mais il y a aussi les courageux et les travailleurs qui ont du talent, parfois du génie. J'ai connu une jeune fille qui n'avait d'autre gagne-pain que d'être chanteuse. Pourquoi choisir ce métier-là ? direz-vous. On n'est pas toujours maître de sa destinée. Cette Odette avait une bien jolie voix. Elle débuta par des « cachets » dans des concerts privés, dans des salons mondains. Un impresario la remarqua et l'engagea par contrat. Elle vivait avec sa mère. Notre chanteuse, après les répétitions et les représentations, rentrait bien vite au logis, mettait une blouse et soignait le ménage, faisait la cuisine. Ses camarades l'aimaient beaucoup, car elle n'était pas fière et très bonne. Elle savait se faire respecter.

« Wanda, qui la connut, la reçut chez elle, où elle fit la connaissance d'un ingénieur qui l'épousa. Elle est maintenant une heureuse mère de famille.

— Et elle ne chante plus ? demanda Geneviève.

— Si, elle chante pour son plaisir et surtout pour le plaisir d'autrui, organisant elle-même des concerts philanthropiques.

Anne-Marie Gibois, assise à côté de José, avait suivi le récit avec beaucoup d'intérêt. Tout cela était si nouveau pour elle ! Il lui semblait entrevoir un monde magnifique et inaccessible.

Elle dit à José, profitant d'un brouhaha de la conversation générale :

— Cette Wanda dont vous nous parlez est actrice aussi ?

— Non. C'est un sculpteur de grand talent et déjà bien connu. Wanda était une amie de ma mère. Quand je suis resté orphelin, elle s'est beaucoup intéressée à moi. Plus âgée de dix ans, elle a guidé mes premiers essais, développant mon sens artistique. C'est une femme supérieure. Elle fut primée au dernier Salon. Elle représente pour moi toute la famille que je n'ai pas...

Anne-Marie écoutait battre son cœur. Non, non, ce n'était pas possible... José ne pouvait s'intéresser à elle autrement que par curiosité, distraction de vacances.

Geneviève s'illusionnait en parlant de « coup de foudre ».

Anne-Marie voyait les choses beaucoup plus raisonnablement que son amie. Si son cœur était tendre, elle ne se laissait pas emporter par des rêves inaccessibles.

Elle éprouva un soulagement à retomber ainsi dans la réalité et, chassant toute arrière-pensée, elle se laissa aller tout simplement au plaisir de la soirée, buvant du champagne, riant, parlant même plus qu'à son habitude.

Elle était inconsciente de sa beauté si pure et ne remarquait pas l'émoi de José.

Le dîner prit fin.

Les fiançailles d'Yves Lordeau et de Geneviève Darboy furent consacrées officiellement. Le jeune homme mit au doigt de sa fiancée un magnifique solitaire qui fit pousser des cris d'admiration à tous.

Geneviève, souriante, mais indifférente au fond à toutes ces manifestations, rêvait de ses triomphes futurs et de sa liberté...

Le pianiste fit son entrée dans le salon et l'on dansa.

Anne-Marie déclina l'invitation de José :

— Je ne sais pas danser, dit-elle.

— Eh bien ! nous regarderons ensemble, dit le jeune homme. Ils s'assirent côte à côte, et la jeune fille parla de Geneviève, vantant les qualités de son amie.

Curieux, José observa davantage la fiancée. Il connaissait le grand amour d'Yves, qui souvent lui avait parlé de celle qu'il appelait sa déesse, et n'avait pas songé jusqu'à ce moment à discuter son choix. Mais voici que soudain une crainte le saisit : M^{lle} Darboy lui apparut étrange et mystérieuse.

Il résolut de pousser plus loin ses observations.

Anne-Marie lui facilita la tâche en disant :

— Vous devriez danser un tango avec Geneviève. Elle seule le sait ici.

Geneviève avait entendu la réflexion et, pour la forme, se défendit. Mais José, déjà debout, enlaçait la taille de la jeune fille :

— Laissez-vous conduire, mademoiselle. C'est très simple.

Geneviève, bien guidée, souple, emportée par le rythme, suivit parfaitement son cavalier. On fit cercle autour d'eux. Il y eut des regards admiratifs et des regards désapprobateurs.

Les applaudissements éclatèrent quand la musique s'arrêta.

Yves s'élança vers sa fiancée :

— Comme vous dansez bien, Geneviève ! Je vous conduirai au bal et je prendrai des leçons de danse, moi aussi.

Et tout bas, pour elle seule, il murmura :

— Je vais être bien fier de ma femme !

Geneviève, embarrassée, ne savait que répondre. Elle n'était pas orgueilleuse. Elle ne suivait que son instinct du plaisir et marchait, sans réfléchir, vers la réalisation de ses désirs.

— Puisque nous en sommes aux attractions, dit

le docteur Lordeau. José va nous dire des vers.

Ce fut un cri d'enthousiasme !

— Oui, oui, quelle bonne idée !

José ne voulut pas se faire prier. Il était heureux de faire plaisir à ses hôtes et se souvenait de ce que lui répétait souvent Wanda Tchékov :

« La marque du véritable artiste, c'est la simplicité ! »

— Je vais vous réciter *Le Pélican*. C'est un passage de *La Nuit de Mai*, d'Alfred de Musset.

Geneviève objecta :

— Ce passage est ordinairement dit par la Muse.

Etonné, José répondit :

— Evidemment, mademoiselle, quoique ce soit un morceau tout en puissance. Je demande pardon au poète de me substituer à son inspiratrice. Si j'avais une partenaire, j'aurais pu dire *La Nuit de Mai* en entier... ou *La Nuit d'Octobre*, qui est encore plus belle, à mon avis.

— Mais Geneviève là sait ! s'écria Anne-Marie Gibois, tant de fois témoin des séances de diction de M^{lle} Darboy.

— Oh!... Pourquoi le dis-tu?... reprocha Geneviève, à la fois peinée et ravie que son secret fût divulgué.

— Vraiment, mademoiselle, interrogea José qui allait de surprise en surprise, et cherchait du regard Yves en pensant : « Tiens, tiens, Yves ne m'avait pas dit cela. » Alors, voulez-vous me donner la réplique ?

Il avait dit « donner la réplique » comme il le disait à n'importe qui lorsque, étudiant ses rôles, il avait besoin des derniers mots de l'interlocuteur pour « enchaîner » les jeux de scène.

Geneviève, prise soudain de terreur, eût voulu s'enfuir, se cacher dans un coin où personne, jamais, ne pourrait la trouver. Mais comment reculer maintenant sans se couvrir de ridicule ! Elle fit un effort

sur elle-même et vint se placer derrière le fauteuil où José s'était assis après avoir attiré près de lui un petit guéridon.

Tout le monde faisait silence. Yves, anxieux, ne détachait pas son regard du visage de Geneviève. Celle-ci paraissait ne plus remarquer sa présence.

M^{lle} Clotilde soupira :

— Ma nièce est folle ! Elle est complètement folle !

Mais la voix grave et chaude de José emplit la pièce :

Le mal dont j'ai souffert s'est enfui comme un rêve
Je n'en puis comparer le lointain souvenir
Qu'à ces brouillards légers que l'aurore soulève
Et qu'avec la rosée on voit s'évanouir.

Puis il fit un signe imperceptible à Geneviève comme pour lui dire : « Allez, c'est à vous ! »

Qu'aviez-vous donc, ô mon poète
Et quelle est la peine secrète
Qui de moi vous a séparé ?
Quel est donc ce mal que j'ignore
Et dont j'ai si longtemps pleuré ?

Geneviève avait une jolie voix. Elle avait le sens des nuances et disait avec beaucoup d'émotion.

« Tiens, tiens, pensa José, ce n'est pas mal du tout. Ses défauts ne sont que des défauts de débutante et du manque de métier. Elle est douée, cette petite. »

Il en oubliait la réplique.

Mais bientôt, ne songeant plus au lieu où il se trouvait, il joua la scène comme au théâtre. Geneviève, entraînée, perdait bientôt sa timidité. Sans une défaillance de mémoire, elle déclama les longues tirades, avec des frémissements de tout son être et des larmes dans les yeux.

Lorsque José eut clamé le dernier vers, il y eut un silence de quelques secondes, tant la surprise avait été grande. Puis ce furent les applaudissements, les félicitations de toutes sortes.

José, habitué aux triomphes, souriait avec aisance.

Yves éprouvait un sentiment complexe. Il s'approcha de M^{lle} Gibois et lui demanda :

— Vous saviez que Geneviève disait si bien les vers ?

Anne-Marie fit oui de la tête.

— Pourquoi m'a-t-elle caché cela ? dit encore Yves.

— Je ne sais pas... Peut-être craignait-elle de vous déplaire.

— Mais non, voyons, au contraire... je ne comprends pas.

Il eût voulu questionner sa fiancée immédiatement, mais il la vit très entourée, et ce fut à José qu'il alla :

— Tu vois, dit-il, en s'efforçant d'être gai, je ne t'avais pas menti : Geneviève a toutes les qualités.

— Oui, mais tu ne m'avais pas parlé de celle-là ?

— Je l'ignorais moi-même...

— Ah ! dit simplement l'artiste. Nous en reparlons, veux-tu ? Quant à moi, mon cher Yves, je suis éperdument amoureux d'Anne-Marie Gibois. Crois-tu que je serai agréé si je demande sa main ?

Yves se mit à rire :

— Déjà ! Mais tu marches à pas de géant !

— Je suis assez bon psychologue, sais-tu ! En plus de ses charmes extérieurs, j'ai jugé l'âme de cette jeune fille.

Et devenant pour une heure amoureux égoïste, José ne pensa plus à Geneviève, à Yves, à ses observations diverses à leur sujet. Il se rapprocha d'Anne-Marie.

Sous prétexte d'admirer le ciel scintillant d'étoiles, il l'entraîna dans le jardin. Il lui parla longuement, doucement.

Il lui expliqua l'impression profonde qu'elle avait faite sur lui lors de leur première rencontre,

— Croyez-moi, mademoiselle, je suis sincère. Vous êtes si différente de toutes les jeunes filles que j'ai connues, vous êtes si fine, si jolie, et avec cela si simple... Et je devine, par votre regard, votre âme loyale, tendre, sensible. Ces quelques jours ont suffi pour faire naître en moi un grand, un très grand amour... Dites, Anne-Marie, voulez-vous que deux mariages aient lieu le même jour ? Voulez-vous être ma femme ?

Anne-Marie Gibois, qui n'aurait jamais osé penser qu'une déclaration d'amour aussi ardente, aussi délicate, lui fût un jour adressée, était profondément bouleversée. Et cela venait quelques heures seulement après qu'elle avait fait effort pour chasser tout espoir déraisonnable.

Ah ! comment lutter maintenant !

José lui avait pris la main et semblait attendre avec anxiété la réponse qu'il sollicitait. A cette minute, c'était lui le plus humble, le plus faible, tandis que la jeune fille, devenue pâle d'émotion, lui disait :

— Moi aussi, je vous l'avoue, je me suis sentie toute changée, et ne puis renier les sentiments de mon cœur... Mais, n'est-ce pas justement cette différence dont vous me parlez, différence avec les jeunes filles de votre monde, qui doit être un obstacle à notre mariage ? Ne regretterez-vous pas bien vite...

— Anne-Marie, je vous jure que c'est la première fois que j'aime... comme je vous aime.

Des larmes brillèrent dans les yeux de la jeune fille.

— Si mes parents consentent, monsieur, alors, je dirai « oui ».

José porta les doigts fins à ses lèvres et, sans plus rien dire, ils rentrèrent au salon où l'on dansait encore.

Yves Lordeau et sa fiancée s'entretenaient un peu à l'écart, et ils avaient l'air de discuter avec animation.

Mais, tout à leur joie, José et Anne-Marie ne les remarquèrent pas.

Il était deux heures du matin quand le bal prit fin.

José Crisor obtint de M. et M^{me} Gibois l'autorisation de les accompagner jusqu'à leur demeure.

Et dans la nuit scintillante, sur la place de ce petit pays breton, il demanda la main de celle qui, en quelques jours, était devenue toute sa vie.

CHAPITRE VI

Le séjour de José Crisor à Baud s'achevait. On le rappelait à Paris, où il avait signé un engagement pour le début de l'hiver. Les répétitions allaient commencer. Sa présence devenait indispensable.

Depuis la soirée des fiançailles, il ne se passait pas un jour sans que les deux jeunes couples se réunissent pour de grandes excursions dans la forêt, ou pour de joyeuses causeries dans l'une ou l'autre des familles.

Anne-Marie goûtait un bonheur tourmenté. Geneviève se montrait d'une grande nervosité, tandis qu'Yves avait des accès de tristesse et des silences d'où son ami avait grand'peine à le faire sortir.

José, malgré sa prévention contre M^{lle} Darboy qu'il avait jugée prétentieuse, ne pouvait se défendre d'être intéressé par ses propos. Il retrouvait avec elle le plaisir des réunions avec ses camarades de métier,

et comme il est difficile de chasser — du moins en un jour — le naturel, l'homme de théâtre réapparaissait en lui.

Geneviève s'était instruite seule, par ses lectures. Son expérience de la vie, jointe à l'intuition et la compréhension dont la nature lui avait fait don, en faisait une jeune fille extrêmement captivante pour qui se donnait la peine de l'étudier.

Elle ne cachait plus sa volonté de devenir une artiste et affirmait que la circonstance qui avait amené José dans le pays était une marque de son destin.

— Vous m'aidez, n'est-ce pas ? lui disait-elle chaque jour.

— Ce serait avec plaisir, répondait l'artiste. Mais je ne vois pas bien la femme d'un docteur monter sur les planches !

— Yves me laissera libre d'arranger ma vie. Il me l'a promis.

Mais José ne s'engageait pas.

Il ne voulait pas froisser Geneviève, ni brusquer les choses, mais il avait compris les craintes et les regrets de son ami qui, dans le secret, l'avait supplié de le seconder pour combattre cette idée chez Geneviève :

— Je l'aime tant que j'ai peur de la perdre en opposant une volonté formelle. Il faut qu'elle comprenne d'elle-même que son rêve est impossible... C'est le seul sacrifice que je lui demande pour mon amour... Elle ne peut avoir que déceptions dans cette voie. N'est-ce pas ton avis, José ?

José était fort embarrassé. Cependant, il finit par trouver une solution qui lui parut excellente :

— Laisse-moi faire, dit-il enfin à Yves. Nous allons prendre le taureau par les cornes et employer les grands moyens : guérison du mal par le mal.

Nous allons faire toucher de près à ta fiancée le monde qui l'attire, la vie qu'elle désire. Nous n'allons pas lui ménager les blessures d'amour-propre, et je serais bien surpris qu'elle ne capitulât pas.

— Mais comment ? demanda Yves qui reprenait confiance.

— Tu vas voir.

Un dimanche, pendant un déjeuner chez le notaire, José annonça qu'il était obligé de regagner la capitale la semaine suivante.

— Mais je vais vous faire une proposition qui, je le crois, ravira tout le monde : je demande qu'Yves avance son départ de quinze jours et m'accompagne à Paris... avec Geneviève. Et comme il serait trop cruel de ne pas nous donner la même joie, à moi et à ma chère fiancée, Anne-Marie sera du voyage ! Il est bon que nos futures épouses connaissent la grande ville où elles habiteront dans quelques mois.

— Cela, c'est une idée lumineuse, s'écria Yves. J'accepte.

— Mais nous ne pouvons laisser deux jeunes filles faire seules ce voyage, dit M^{me} Gibois.

— Je suis tout à fait de votre avis, madame, approuva José, bien que Wanda Tchékov ne refusera pas de leur servir de mentor. Aussi qui vous empêche d'accompagner ces demoiselles, vous ou M^{me} Lordeau ?

Les parents discutèrent, réfléchirent, et enfin il fut décidé que M. et M^{me} Gibois seraient du voyage.

— Je ne serai pas fâché de revoir Paris, dit le notaire. Cela nous rajeunira, ma chère femme, et nous rappellera notre voyage de noces. Tu vas faire ta malle et n'oublie pas ta robe de soirée, car nous irons au théâtre applaudir notre futur gendre.

Il n'y eut plus que des exclamations de joie et des projets de toutes sortes.

M^{lle} Clotilde elle-même se résigna. Elle dit à sa nièce :

— Je te donnerai les adresses de mes fournisseurs et une liste de commandes. Quelle belle réclame pour le « Petit Bon Marché » quand on saura que tu es allée faire le réapprovisionnement à Paris !

Geneviève, fortement émue, tendit la main à José :

— Merci ! oh ! merci !

— Ne me remerciez pas trop tôt, répondit l'artiste en souriant un peu douloureusement, car il avait l'impression qu'il trompait la jeune fille.

*
* *

Le lendemain matin, au bureau de poste, la receveuse et son adjointe échangeaient des réflexions et manifestaient un étonnement, voire même une inquiétude : un homme était dans la cabine téléphonique depuis plus d'un quart d'heure !

La receveuse, comme prise de pitié, interpella cet étrange client :

— Vous allez avoir trois communications au moins, monsieur !

José Crisor ne se donna pas la peine de répondre à l'employée et, faisant un geste d'indifférence, par la porte restée entr'ouverte, il continua sa conversation :

— Si, si, Wanda, c'est très sérieux, je vous assure.

— ...

— Elle est jolie comme une madone de médaille... bien élevée, douce, affectueuse...

— ...

— Oui, très... d'une intelligence pleine de sensibilité... l'intelligence du cœur... comme vous, Wanda !

— ...

— Ne riez pas. C'est très sérieux.

— ...

— Alors, je compte sur vous, n'est-ce pas ? Vous voulez bien ? Vous vous occuperez d'elle, et de son amie...

— ...

— Oui, c'est la fiancée d'Yves.

— ...

— Pas du tout le même genre. A son sujet, j'aurai un autre service à vous demander.

— ...

— Je vais troubler votre chère solitude, ma pauvre grande amie...

— ...

— Oui, je sais. Vous êtes aimable toujours... et bonne comme le bon pain !

— ...

La conversation se prolongea encore. José mettait au courant des événements récents Wanda Tchékov qu'il avait privée de lettres, étant trop occupé de lui-même et de son amour.

Pourtant, Wanda n'était-elle pas sa providence, comme il disait, son bon conseil, malgré le tendre reproche qu'elle lui faisait souvent : « Des conseils, José, vous me les demandez après avoir fait une bêtise. Il est bien temps ! »

— ...

— Et vous, chère amie ? Où en est votre travail ? Contente de votre dernière statue ?

— ...

— Bon, c'est entendu, nous déjeunerons chez vous samedi.

— ...

— Oui, toute la Bretagne à Paris !

— ...

— Ne vous moquez pas : je suis certain que vous m'approuverez.

— ...

— Merci, merci encore. Je baise vos mains au bout du fil !

Et José Crisor sortit de la cabine.

— Je dois combien, madame ? demanda-t-il.

— Trente-six francs cinquante, monsieur.

Sans aucune objection, il paya la somme réclamée.

Les personnes présentes n'en revenaient pas.

On n'avait jamais vu cela !

Quand José fut sorti du bureau de poste, un paysan venu acheter un timbre de cinquante centimes, témoin de la scène, déclara :

— C'est sûrement qu'il parlait à sa bonne amie !

— Mais non, répondit l'auxiliaire, vous savez bien qu'il est fiancé avec la petite Gibois.

— Ouais... c'est une bien drôle d'histoire. Moi, j'ai pas confiance dans ces Parisiens... la dot de mamz'elle Anne-Marie est assez rondelette pour le tenter, et les parents pourraient bien se mordre les doigts d'avoir consenti à c'mariage !

— Il a pourtant l'air bien honnête et ne regarde pas à la dépense. Et si beau garçon !

— Enfin, c'est pas mes affaires, conclut le paysan. Chacun fait comme il veut.

Trois jours plus tard, le notaire, sa femme et les deux couples de fiancés prenaient le train pour Paris.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Dans l'atelier où la lumière entre à travers le plafond vitré, Wanda travaille.

Vêtue d'une blouse, les mains maculées de terre glaise, elle crée des formes.

Que sera cette statue ? De quelle pensée l'artiste veut-elle l'animer ?

« L'art vrai, songe-t-elle, celui qui doit durer, qui doit verser dans les cœurs une émotion de beauté, est-il la manifestation d'un idéal ? Qu'ai-je dans l'esprit ? Je ne fais en ce moment rien de bon, rien de bien... Mensonges, chimères, tout cela ! »

Wanda jeta sa truelle, alla se laver les mains, quitta sa blouse d'artisane et ouvrit la porte du jardin.

C'était le mois de septembre, où l'automne se fait déjà sentir, où l'air a des fraîcheurs, où les feuilles se dorment... automne qui ramène la vie dans les grandes villes.

Wanda frissonna. Elle subissait comme une sensitive les impressions des saisons, mais elle ne se laissait pas abattre par des émois sans cause. Femme active et énergique, elle réagissait promptement contre les faiblesses.

Elle savait trouver le remède à ses états d'âme quand elle les jugeait déprimants. Lorsqu'elle sentait une paresse, une nonchalance, elle se morigénait :

« De quoi te plains-tu ? N'as-tu pas tout ce qu'il te faut pour être heureuse : la liberté, ton travail...

Que veux-tu de plus ? Tu as la migraine ? Eh bien ! prends un cachet, cela se passera. Va faire une longue marche. Tu dis que ton cœur souffre de l'isolement ?... Quoi ?... L'amour ?... Qui voudrait de toi, l'être fantasque et capricieux, indépendant et volontaire qui ne saurait supporter aucun joug ? Allons, pas d'attendrissement, pas de sensiblerie... Va visiter des pauvres et les enfants malades si tu t'ennuies. »

Ainsi Wanda demeurait forte.

Ce jour-là cependant, elle avait plus de mal à lutter contre le trouble qui l'envahissait.

Elle fit le tour du jardin, courut avec son chien, cueillit quelques dahlias aux tons chauds et variés. Puis elle s'arrêta au seuil de l'atelier, le regard perdu dans la contemplation d'un nuage.

Elle murmura :

— José !...

Ainsi, il allait se marier, celui qu'elle appelait « son petit ». Quand il le lui avait annoncé du pays lointain où il passait ses vacances, elle avait eu un choc douloureux.

Et pourtant, cela n'était-il pas normal ?

Qu'il épousât une provinciale ou une artiste, ou bien une femme du monde, qu'importait !

José marié, ne serait-il pas de toute façon perdu pour elle ?... pour son art aussi peut-être !

José amoureux au point d'enchaîner sa vie par le mariage, cela lui semblait tellement étrange, malgré les bonnes raisons qu'elle lui trouvait !

« Après tout, il a raison, songe-t-elle. La gloire, qu'est-ce que cela ? Les succès ?... orgueil qui n'apporte que des déboires et laisse l'âme vide. Créer de la beauté ! Mais y a-t-il rien de plus beau que l'amour ! »

Elle rentra dans sa demeure, mit les fleurs dans des vases.

Puis elle ouvrit son secrétaire, prit un cahier sur lequel elle écrivait ses plus intimes pensées.

D'une main ferme, elle y traça ces mots :

« José, je vous aime. Je veux que mon amour soit assez fort , comme il l'a été jusqu'à ce jour, pour ne pas se livrer. Je vous aime. Je veux vous aimer pour travailler à votre bonheur avec une autre, si c'est vraiment votre bonheur. Oh ! mon cher grand artiste tant de fois applaudi, tant de fois admiré dans le secret de mon cœur, saura-t-elle ce qu'il vous faut pour vivre, pour vous grandir vous-même, cette petite fille que vous ramenez de Bretagne ? Aviez-vous tant besoin de repos... déjà ! à trente ans ! dans toute votre force, dans la splendeur de votre vie ardente ! José, je vous aime, mais, depuis toujours, je sais aimer sans le dire, aimer sans juger, aimer presque sans souffrir ! »

Et comme si cette confession écrite avait soulagé son âme douloureuse, Wanda se redressa souriante. Son beau visage resté si jeune, si frais, était radieux dans le sacrifice d'elle-même.

Elle se remit au travail.

Et le lendemain, à midi, elle avait retrouvé tout son calme pour recevoir M. et M^{me} Gibois et les deux couples de fiancés.

Son premier regard alla vers Geneviève Darboy, qui, plus grande, plus brillante que son amie, attira d'abord son attention :

— Je reconnais le goût de José, songea-t-elle.

Aussi eut-elle un mouvement de surprise quand José lui présenta Anne-Marie en disant :

— Grande amie, voici ma fiancée que vous accueillerez, que vous aimerez en grande sœur.

Ce n'était pas le moment de s'attarder à des considérations et à des regrets.

Elle fit les honneurs de son home, s'empressant

auprès de ses invités, qui se sentirent tout de suite à l'aise.

Elle connaissait du reste Yves, qui, bien souvent, lui avait parlé de sa famille et de son pays.

M. Gibois s'émerveillait qu'on pût habiter en plein Paris une « vraie maison de campagne ».

En effet, la villa de Wanda était située dans une rue calme du quartier d'Auteuil. Il y avait de grands arbres dans le jardin, mais ils n'empêchaient pas le soleil d'entrer par de larges baies.

— Oui, je suis très bien ici. Mais on ne respire cependant pas le même air qu'en Bretagne. Autrefois, j'y allais tous les ans, pas de votre côté cependant. J'ai surtout visité le Finistère.

— Il faudra venir chez nous, dit M^{me} Gibois... l'été prochain, avec les enfants.

« Avec les enfants... »

Wanda ne pouvait encore se faire à cette idée. Pourtant, elle remarqua vite les qualités qui, chez Anne-Marie, avaient pu toucher José.

« Le paradoxe n'est peut-être pas aussi grand qu'on le croit à première vue, se dit-elle ; cette jeune fille est une œuvre d'art vivante. »

Elle attendait avec un peu d'impatience le moment où elle pourrait parler seule avec l'artiste.

Cependant, se souvenant de ce qu'il lui avait demandé au téléphone, elle s'occupa sans plus tarder de Geneviève Darboy.

— Il paraît, mademoiselle, que vous dites très bien les vers ?

Geneviève rougit.

Sans lui laisser le loisir de protester, Wanda continua :

— Je ne m'en étonne pas. Paris n'est pas exclusivement le berceau des artistes. Je dirais même « au contraire ». Dans la vie calme de province, on médite,

on a plus le temps de s'instruire, de penser. Vous allez me montrer votre talent, n'est-ce pas, mademoiselle ? Rassurez-vous, je ne vous imposerai pas le public, même indulgent, de vos amis. C'est un examen que vous allez passer avec moi, tout à l'heure, dans mon atelier. Vous voulez bien ?

— Oh ! oui, c'est mon désir, je l'ai dit à M. Crisor, je voudrais tant savoir si je puis espérer réussir !

— Réussir ? Ce n'est donc pas en « amateur » que vous voulez travailler ?

Wanda jouait l'étonnée. Cela lui était facile, car, malgré ce que lui avait dit José, elle ne croyait pas à ce don prodigieux dont il lui avait parlé.

— Madame, c'est très sérieux. Je veux faire du théâtre.

Geneviève avait parlé d'une voix ferme, presque dure, qui épouvanta Yves Lordeau.

Indulgente, Wanda dit :

— Quand vous saurez ce que c'est, mademoiselle, vous changerez d'avis.

— N'est-ce pas, madame ? s'écria Yves.

Geneviève avait des larmes aux yeux.

— Oh ! je sais, vous êtes tous contre moi. Pourtant, M. Crisor m'a promis de m'aider, de me guider... et toi aussi, Anne-Marie...

— Allons, ne vous fâchez pas, dit José. Je vous abandonne à notre amie Wanda, qui ne peut que vous conseiller en toute conscience, non seulement par son expérience d'artiste, mais encore par celle de son cœur, qui vous comprendra certainement.

Le café fut pris sur la terrasse et la conversation demeura très animée.

Geneviève reprit son aisance naturelle et, ainsi qu'elle avait étonné José, elle surprit également Wanda par sa vive intelligence et son savoir. Elle était débordante de vie.

Vers trois heures de l'après-midi, M. et M^{me} Gibois demandèrent la permission de se retirer à leur hôtel, éprouvant le besoin de se reposer un peu.

— Nous irons vous prendre vers six heures avec nos voitures, dit José. Nous ferons le tour de Paris avant d'aller dîner au Bois.

Wanda alors emmena Geneviève, et José suivit les deux femmes. C'était plus fort que lui : l'attrait du métier, la curiosité qui porte l'artiste « arrivé » à voir travailler une débutante, cette sorte de fièvre des répétitions. Il y avait en plus, en cette occasion, le désir de ne pas s'être trompé dans son jugement, et celui non moins violent de ne pas être obligé de désespérer son ami Yves Lordeau.

Yves et Anne-Marie restèrent seuls. Gênés, ils ne savaient que se dire.

— Ce ne sera sans doute pas long, dit enfin la jeune fille ; allons nous asseoir dans le jardin, voulez-vous ?

Ils demeurèrent silencieux. Leur attention était toute tendue vers l'atelier.

José prit au hasard une pièce sur un rayon de la bibliothèque de Wanda.

— C'est *La Rafale*, dit-il à Geneviève. Lisez cette scène, voulez-vous. Je vais la jouer avec vous devant notre arbitre.

— Je connais la pièce, dit Geneviève. Je l'ai lue tant de fois que je dois la savoir presque par cœur.

Wanda était allée se placer à l'autre bout de la salle. Elle alluma une cigarette, tandis qu'elle suivait les gestes de José, qui instinctivement, avait pris le ton de « metteur en scène ». Il donna quelques indications à Geneviève et commença.

La jeune fille, menée par son violent désir, chassa toute contrainte : « J'aime mieux faire des fautes de diction, pensa-t-elle, que de paraître amorphe. »

Et, presque parfaitement, elle rendit ce rôle d'une femme douloureusement amoureuse.

Wanda, interdite, d'un geste nerveux, jeta sa cigarette.

— Eh bien ? demanda José quand ce fut fini.

— Mon cher, vous me mettez là dans un cas de conscience fort embarrassant. Je ne puis mentir à cette enfant, je ne puis commettre le crime de l'engager à étouffer ses dons vraiment extraordinaires... Et comment cependant l'encourager puisqu'elle doit épouser un médecin. Tout cela est bien compliqué !

Et, s'approchant de José, elle lui dit tout bas avec un accent de doux reproche :

— Vraiment, José, je ne vous comprends pas.

— Que voulez-vous dire, Wanda ? Expliquez-vous.

— Vous n'êtes qu'un stupide garçon. Laissez-moi avec Mademoiselle, et allez retrouver votre fiancée.

José Crisor, vaguement inquiet, malheureux comme un petit garçon puni, rejoignit Anne-Marie, qui l'accueillit avec un joyeux sourire, sans un mot de reproche.

Restée seule avec Geneviève, Wanda la fit asseoir à ses côtés sur le divan. Puis, obligeant la jeune fille à la regarder bien en face, elle lui demanda sans préambule :

— Vous aimez Yves Lordeau ?... Vraiment ?

Geneviève sentit qu'elle ne pouvait ni mentir, ni ruser.

Elle répondit donc avec franchise :

— Non, madame. Je le considère comme un bon camarade pour qui j'ai une vive sympathie. Nous sommes amis d'enfance et...

— Alors, pourquoi l'épousez-vous ?

— Tout simplement parce que je n'ai que ce moyen de venir à Paris pour donner suite à mon désir.

— C'est mal, mon enfant. Vous trompez la confiance de cet homme.

Le reproche pénétra le cœur de Geneviève. Elle éclata en sanglots. Wanda laissa passer l'orage. Puis elle continua :

— Yves a pour vous un très grand amour. Depuis longtemps il nous parlait de vous. Nous vous aimions sans vous connaître tant il chantait vos louanges. Il ne nous avait cependant pas dit l'idée fixe qui vous hante.

— Il l'ignorait jusqu'à ces temps derniers.

— C'est bien ce que je vous reproche. Maintenant, il souffre... vous savez bien qu'il souffre. Cependant, indifférente, vous continuez à lui jouer une comédie indigne de vous deux.

Geneviève essuya ses larmes et redressa fièrement la tête :

— Non, madame, je ne le trompe pas. Je ne lui ai pas dit que je l'aime... Il lui suffit que je me laisse aimer. Puisqu'il accepte notre union sur de telles bases, il doit se contenter de ce que je lui apporte. Je ne peux pas vivre plus longtemps dans la boutique de ma tante. J'y étouffe. J'y souffre trop.

— Vous quitterez une chaîne pour en prendre une plus lourde, ma pauvre petite, et vous porterez le remords d'une mauvaise action.

— C'est donc une mauvaise action que vouloir vivre selon son idéal ? Vous-même, madame, vous vivez librement, vous êtes une artiste... M. Crisor aussi. Votre vie n'est-elle pas cependant belle, utile !

Wanda sourit et saisit amicalement les mains de Geneviève, dont elle comprenait si bien les sentiments :

— Allons, calmez-vous. Ce n'est pas votre désir de liberté, de « vivre votre vie » pour employer l'expression consacrée, qui est une faute, c'est d'épouser

un homme sans l'aimer, avec mille arrière-pensées au fond de vous-même.

— Mais que dois-je donc faire ?

— Etre franche toujours. Chercher la vérité avant tout et le bonheur des autres avant le vôtre. Vous allez profiter de votre séjour à Paris pour vous étudier, observer, réfléchir et ne pas agir sans avoir pesé toutes les conséquences de vos actes. Le cœur humain est changeant, petite fille... Qui sait si vous ne brûlerez pas demain ce que vous adorez aujourd'hui et réciproquement.

— Je ne crois pas, madame.

Et joignant les mains en un geste de prière :

— Je veux... oh ! je veux faire du théâtre !

Il y eut un silence pendant lequel les deux femmes poursuivirent leurs pensées.

— Enfin, ne vous attristez pas. Nous sommes guidés par les événements, et les circonstances nous dictent le plus souvent notre devoir. Poudrez un peu vos joues et allons retrouver nos amis !

CHAPITRE II

Les jours qui suivirent s'employèrent à visiter Paris. Parfois plusieurs groupes se formaient, car Yves et José avaient chacun de son côté à faire pour eux-mêmes. Alors, Wanda Tchékov emmenait les deux jeunes filles, se plaisant à les instruire de toutes les merveilles recélées dans la capitale, tandis que M. et M^{me} Gibois, moins alertes, s'attardaient dans un jardin ou bien allaient à un spectacle d'après-midi.

Wanda étudiait à fond ces natures si différentes de jeunes filles. Elle se sentait attirée davantage vers Geneviève. Anne-Marie la déconcertait encore.

Souvent aussi, les deux couples de fiancés se réunissaient, et c'est alors surtout que Wanda pressentait un danger et craignait des chagrins pour l'avenir.

Geneviève ne faisait guère attention à Yves et semblait même irritée des marques de tendre prévenance qu'il lui prodiguait. Elle n'écoutait que José, ne se lassant pas de l'interroger sur sa vie de travail.

Et José ne parvenait pas à se dérober, tout en éprouvant vis-à-vis de Geneviève une sorte d'irritation qu'il avait du mal à dissimuler.

Il lui parlait durement, la vexait souvent, mais il ne pouvait être indifférent à cette « nature ».

Il ne se sentait en paix que lorsqu'il lui était possible de s'entretenir avec sa fiancée.

Lorsqu'elle était seule avec José, Anne-Marie Gibois perdait sa timidité. Chaque jour l'attachait davantage à lui. Elle apprenait à le connaître, elle éprouvait elle-même ce qu'il ressentait, elle devinait pour ainsi dire les fluctuations de sa vie intime.

Elle n'avait qu'une crainte qu'elle ne pouvait chasser :

« Je ne suis pas la femme qu'il lui faut... Il ne sera plus heureux avec moi. »

Un jour que Wanda se trouvait seule avec elle, Anne-Marie lui fit part de cette impression :

— Vous qui « le » connaissez bien, madame, dites-moi si vous sentez ainsi ? Je suis trop simple pour lui... Comment a-t-il pu m'aimer ? Pourtant il est sincère, n'est-ce pas ? Quel intérêt aurait-il à me tromper ? Je ne comprends pas... (elle hésita), je ne comprends pas qu'il n'ait pas choisi plutôt Geneviève...

— Cela peut sembler étrange en effet à qui ne connaît pas José à fond. Mais l'amour ne se commande pas, c'est bien l'oiseau rebelle qu'on n'apprivoise pas à volonté et qui se pose où il veut... José vous

aime, c'est certain, ce qui ne l'empêche pas de s'intéresser à la vie. Etes-vous jalouse ?

— Non, madame, répondit la jeune fille dans un élan, non, je ne suis pas jalouse, et je suis prête à me sacrifier pour le bonheur de celui que, maintenant, j'aime par-dessus tout ! Mes parents, vous savez, m'ont fait bien des objections. Ils voulaient même tout d'abord, pour donner leur consentement, exiger que José renonçât au théâtre. C'est moi qui n'ai pas voulu, car je trouve qu'on n'a pas le droit de mettre des conditions à l'amour. Je sais aussi que José est sans fortune, et s'il gagne beaucoup quand il joue, il n'a pas d'autre métier. Non, non, qu'il reste « lui », c'est tout ce que je désire.

« Tiens, tiens, songea Wanda. Aurions-nous donc, elle et moi, la même façon d'aimer... et José a-t-il raison quand il me dit que « je ne connais pas encore se petite A-ïe ?... »

Et tout haut elle dit :

— Vous avez raison, mille fois raison, et je voudrais voir Geneviève et Yves aussi raisonnables que vous. Hélas ! j'ai peur pour eux... et j'ai peur aussi pour...

— Pour José, n'est-ce pas ? Si Geneviève allait l'aimer.

Wanda essaya de la rassurer, bien que sa crainte fût la même :

— Mais non, n'exagérez pas, José n'a jamais été la girouette qui tourne à tous les vents... mais il a promis à Yves de s'occuper de votre amie...

José Crisor avait autorisé Geneviève à assister aux répétitions, persuadé que la jeune fille serait vite lasse de ce qu'elle y verrait.

Ce fut le contraire qui se produisit.

La fièvre du travail, l'intérêt de la mise en scène, la vue de ces hommes, de ces femmes incarnant des

personnages, se dédoublant pour exprimer des sentiments humains, peines, joies, amour... tout exaltait Geneviève. Il lui semblait avoir toujours vécu dans ce milieu.

Et un soir que la partenaire de José fit prévenir au dernier moment qu'elle ne viendrait pas, étant malade, José fut tout heureux d'avoir recours à Geneviève pour répéter.

C'est ainsi qu'elle fut remarquée du metteur en scène, qui ne put s'empêcher de la complimenter.

— D'où sortez-vous ce « numéro », demanda-t-il plaisamment à José. Mais elle est magnifique, mon cher. Faites-la travailler. Nous l'aiderons à débiter et nous la lancerons !

José eût voulu imposer silence à son camarade, qui détruisait ainsi tous ses plans. Mais le fait était là. Il fallait reconnaître la vérité : tous les espoirs étaient permis à Geneviève.

Et tous deux se retrouvèrent sur le boulevard.

— Vous êtes contente ? dit José avec humeur.

— Mais on croirait vraiment que cela vous déplaît ?

— Vous savez bien que ce n'est pas moi qui suis en cause.

— Yves, évidemment ! Eh bien ! je lui rendrai sa parole.

— Vous voulez donc le désespérer ?

— Lui ou moi... un de nous deux doit se sacrifier...

— Et dire que tout est de ma faute ! dit José... Oui, c'est moi qui suis cause de tous ce mal. Si je n'étais pas allé dans votre pays, vous n'auriez jamais eu ces facilités et...

— ...Et vous n'auriez pas connu Anne-Marie, interrompit Geneviève en souriant ironiquement. Cela aussi, le regrettez-vous ?

Pour traverser une rue, il lui avait pris le bras. Sur le trottoir, il ne le lâcha pas. Tous deux marchaient d'un pas rapide.

— Cela eût peut-être aussi mieux valu pour elle, dit José dont le cœur se serra d'angoisse.

Un silence se fit.

— Il est tard, dit Geneviève.

— Oui, on doit nous attendre. Nous allons au théâtre ce soir.

Il arrêta un taxi.

Geneviève s'enfonça dans un coin, tandis que José, baissant la glace, regarda au dehors sans rien voir.

Soudain, il tressaillit ! La voix de sa compagne, plus belle encore de toute l'émotion qui la troublait, se fit entendre, et il parut à José qu'elle lui entrait dans le cœur comme une blessure. Elle disait, cette voix ensorceleuse :

O Muse ! que m'importe ou la mort ou la vie ?
J'aime, et je veux pâlir, j'aime et je veux souffrir,
J'aime, et pour un baiser je donne mon génie,
J'aime, et je veux sentir sur ma joue amaigrie
Ruisseler une source impossible à tarir.

J'aime, et je veux chanter la joie et la paresse,
Ma folle expérience et mes soucis d'un jour,
Et je veux raconter et répéter sans cesse
Qu'après avoir juré de vivre sans maîtresses,
J'ai fait serment de vivre et de mourir d'amour.

Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore.
Cœur gonflé d'amertume et qui t'est cru fermé,
Aime, et tu renaltras ; fais-toi fleur pour éclore
Après avoir souffert, il faut souffrir encore ;
Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé (1).

José s'était tourné vers Geneviève. Nerveux, irrité.

(1) *La nuit d'août* (A. DE MUSSET).

mécontent, il prit dans les siennes les deux mains de la jeune fille, presque brutalement :

— Qu'est-ce donc qu'aimer, pour vous, Geneviève ?

— Aimer !... c'est vivre, José !

Il étaient arrivés. L'auto stoppa.

CHAPITRE III

Les quatre voyageurs étaient descendus dans un hôtel non loin de chez Wanda Tchékov.

José et Geneviève prirent l'ascenseur et frappèrent à la porte de l'appartement occupé par M. et M^{me} Gibois.

Yves et Anne-Marie les accueillirent par de joyeuses exclamations :

— On vous attendait avec impatience, dirent-ils. Alors, cela s'est bien passé, cette répétition ?

— Très bien, dit José. Je crois que cette pièce sera le clou de la saison. En attendant, nous allons au « Français » ce soir, n'est-ce pas ? Wanda n'est pas là ? C'est elle qui a les places.

— Elle ne va certainement pas tarder, dit Yves en s'approchant de Geneviève.

Puis, tout bas, afin de n'être entendu que de sa fiancée :

— Je vous ai si peu vue aujourd'hui, Geneviève !

— Demain, je vous consacrerai toute la journée, Yves. J'ai quelque chose de très important à vous dire.

— Rien de grave au moins ? demanda anxieusement le jeune homme.

— Mais non, mais non.

— Geneviève, je vous aime tant !

Mais la jeune fille l'entendit-elle ? Elle était tout

à son rêve. Ah ! comme elle regrettait de s'être engagée ! Que de complications elle prévoyait !

D'un commun accord, sans s'être cependant concertés, José et Geneviève sentirent qu'il était préférable de ne pas donner tout de suite d'autres détails sur la séance de répétition et de ne pas provoquer de discussion.

— J'oubliais de te dire que tu as une lettre, s'écria soudain Anne-Marie. Elle est sur la cheminée de notre chambre.

— Je vais voir, dit Geneviève, et changer de robe. Tu es déjà prête, toi ?

— Oui, prête et jolie plus que jamais, dit José, qui oubliant le trouble passager qui l'avait saisi quelques secondes aux côtés de l'ensorceleuse Geneviève, éprouvait plus fortement tout l'amour qui l'attachait à sa fiancée : « Oui, aimer, c'est vivre... se dit-il... Vivre avec elle et pour elle, ma petite A-ïe !... »

Quand Geneviève fut dans sa chambre, elle s'y enferma. Elle avait besoin d'être seule quelques instants, de réfléchir, et surtout de goûter en paix cette espèce d'allégresse qu'elle ressentait.

Elle quitta son costume tailleur, mit un kimono et ouvrit sa lettre.

— C'est tante Clotilde.

Elle s'assit au pied du lit pour lire, heureuse de recevoir des nouvelles de M^{lle} Miroulet. Mais à mesure qu'elle parcourait les lignes, son visage se crispait et des larmes emplissaient ses yeux.

Lorsqu'elle eut fini, elle éclata en sanglots.

Voici ce qu'elle avait lu :

« MA CHÈRE PETITE GENEVIÈVE,

« Je vais te faire de la peine, mais tu comprendras bien que ce n'est pas de ma faute. Je suis très

malade, alitée depuis trois jours. J'ai de la fièvre et je ressens comme une torpeur générale. Le D^r Lordeau, qui vient me voir deux fois par jour, dit que c'est du surmenage et que ce ne sera rien. Mais moi, je crois que je suis bien atteinte... moi si solide jusqu'à présent. Il est vrai que je ne suis plus jeune. La raccommodeuse, M^{lle} Maria, veut bien garder la boutique, mais tu juges des difficultés de toutes sortes ! Et je suis seule dans ma chambre toute la journée à me morfondre et à me faire du souci. Sœur Marie-des-Anges vient me garder la nuit. Geneviève, ne peux-tu revenir tout de suite ? Geneviève, toi que j'ai élevée comme si tu étais ma fille, toi que j'aime tant, ne laisse pas ta pauvre tante souffrir ainsi ! Quand je serai guérie, je te payerai un autre séjour à Paris, je te le promets. Je suis sûre que ton fiancé voudra bien t'accompagner, alors tu auras moins de peine... Ton amie pourra ainsi rester encore avec ses parents, car je ne veux pas déranger tout le monde.

« Bien sûr, je ne veux pas te contraindre ; il faut bien que je m'habitue, puisque tu habiteras loin de moi quand tu seras mariée... mais je ne suis pas encore préparée à cela.

« Ma petite nièce, tu sais que je t'aime de tout mon cœur, même quand nous ne nous comprenons pas bien. On se sent si faible, si pauvre chose, quand on est malade !

« J'attends une dépêche m'annonçant ton arrivée, ce sera déjà la moitié de ma guérison.

« Je t'embrasse bien fort, ma chère petite.

« Ta pauvre vieille tante CLOTILDE. »

« P.-S. — J'ai bien du mal à tenir la plume et mes yeux se brouillent. J'ai voulu t'écrire moi-même de mon lit afin de ne pas t'effrayer. »

— Pauvre tante ! murmura Geneviève.

Puis se mettant debout tandis que ses bras retombaient inertes le long de son corps :

— Mais je ne peux pas partir maintenant... non, non, je ne peux pas !

Au même moment, on frappa à la porte.

Comme Geneviève ne répondait pas :

— Vous êtes prête ? dit la voix de Wanda. On vous attend. Il faut nous dépêcher d'aller dîner si nous ne voulons pas manquer le lever du rideau.

Geneviève, sortant de sa torpeur, ouvrit :

— Mais qu'y a-t-il ? vous pleurez ?... Du chagrin ou des nerfs, tout simplement ?

Qu'elle était belle, Wanda Tchékov, dans sa simple robe du soir, parée de son seul charme et du rayonnement de bonté, d'intelligence qui émanait d'elle !

Elle n'avait pas un bijou : bagues, colliers, franfreluches n'étaient pas faits pour elle...

La splendeur de cette femme, qui pourtant ne se départissait pas de sa simplicité, émut Geneviève et la mit en confiance :

— Lisez, dit-elle.

Wanda prit la lettre de M^{lle} Miroulet et comprit tout de suite la douleur de Geneviève. Elle ne jugea pas utile de la bercer de mots de vague consolation. Elle la traita en femme forte :

— Lorsque l'on veut sortir des sentiers battus, on doit être prête à tous les contretemps, à toutes les épreuves, et savoir parer aux difficultés qui surgissent.

« Surtout, voyez les choses en face, comme elles sont. Votre tante n'a sans doute qu'une indisposition, mais je pense que vous ne lui refuserez pas la joie qu'elle vous réclame. Agissez de façon à vous éviter des regrets, des remords plus tard.

— Oui, je vais partir... mais j'ai bien du chagrin...

— Tenez, j'ai une idée, dit soudain Wanda. D'abord ne changeons rien à notre soirée : nos amis sont prêts et nous attendent. Mais après le théâtre, au lieu d'aller souper avec eux, nous filerons sur la route de Bretagne dans ma solide voiture. C'est moi qui vous conduirai. Je serai ravie de ce voyage. Nous serons à Baud demain avant midi. Nous guérirons votre tante, et...

— Je pourrai peut-être revenir avec vous... que vous êtes bonne ! s'écria Geneviève.

— Heureuse seulement de vous aider... Allons, baignez vite votre visage et mettez votre robe.

On dina rapidement dans un restaurant des boulevards.

Malgré les efforts de chacun, on ne parvenait à sortir du silence que pour échanger des banalités. Et l'on s'installa bien avant le lever du rideau dans la loge réservée au Théâtre-Français.

Geneviève, qui s'était promis tant de joie de cette soirée, avait bien du mal à fixer son attention sur la pièce et les acteurs. Des répliques lui échappaient. Tout cela lui semblait un rêve. Dans sa pensée vivait au premier plan l'image de « Tante Clotilde », qui attendait toute seule, là-bas, dans sa chambre de malade...

Et voilà que la jeune fille avait hâte maintenant d'embrasser le visage ridé à l'expression souvent grondeuse mais qu'éclairaient deux yeux pleins de tendresse.

Il était une heure du matin lorsque la voiture de Wanda s'engagea sur la route Nationale.

Le ciel était voilé de nuages. En dehors du rayon lumineux des phares puissants, tout était noir.

Wanda appuyait régulièrement sur l'accélérateur.

Comme Geneviève manifestait quelque crainte « pour deux femmes seules sur les routes la nuit ».

— Ne craignez rien ; il n'y a nul danger. C'est presque toujours la peur qui attire le mal. Car elle diminue la présence d'esprit. D'ailleurs, je n'irai pas trop vite. A quoi nous servirait de gagner une heure en risquant un accident. Couvrez-vous bien, Geneviève, les nuits sont fraîches.

La jeune fille s'enveloppa d'une couverture et s'endormit bientôt, la tête renversée sur les coussins.

Wanda fumait tout en maniant le volant avec maîtrise. Elle ne craignait qu'une chose : l'engourdissement, causé par la fatigue, et le ronronnement du moteur qui alourdit les paupières. Elle voulait demeurer lucide, sûre de ses réflexes.

Elle s'arrêta quelques secondes pour avaler du café chaud qu'elle avait emporté dans son « thermos ».

Et pendant quatre heures, elle roula... se sentant si seule dans la nuit, malgré la présence de la jeune fille endormie à ses côtés, malgré l'idéal dont elle nourrissait son âme, malgré... ou plutôt à cause de l'amour sans espoir qu'elle portait dans son cœur.

Parfois, elle parlait à mi-voix :

— Se marier... « lui »... je n'avais jamais envisagé cela. José épouser cette petite Anne-Marie !... Pourquoi pas plutôt celle-ci !...

Et son regard glissait vers Geneviève.

Une sensation de brûlure la pénétrait toute. Jalouse, Wanda ? De quel droit !

« Je suis ridicule et stupide, se dit-elle. Que m'importe qu'il aime celle-ci ou l'autre, pourvu qu'il soit heureux et qu'il ne fasse pas trop souffrir celle qu'il a choisie. »

Un ironique sourire erra sur ses lèvres :

« Ah ! si « mon amour » eût été le sien ! J'ai son amitié, sa fraternelle affection, n'est-ce pas suffisant ? José... »

Il lui semblait que murmurer seulement ce nom la soulageait.

Vers cinq heures du matin, un peu avant d'arriver à Nantes, elle stoppa devant une auberge où brillait de la lumière. Elle éveilla doucement Geneviève.

— Où sommes-nous ? dit la jeune fille dont les yeux papillottants cherchaient à se reconnaître.

— Descendez, belle dormeuse. Nous allons essayer de nous faire servir un casse-croûte. Vous n'avez pas faim ? Qui dort dîne, n'est-ce pas ? Moi, j'ai besoin de reprendre des forces.

Une paysanne, levée dès « patron-minet », accueillit les deux dames d'abord avec méfiance, puis avec affabilité lorsqu'elle se rendit compte qu'elle avait affaire à « des personnes très bien » :

— On a toujours peur, vous comprenez, expliqua-t-elle... Y a tant de vilaines gens sur les routes à c't'heure. Qu'est-ce qu'il faut servir à ces dames ?

— Ce que vous avez : du pain, du beurre. Un peu de viande froide, une bouteille de bon vin, et un grog bouillant par là-dessus !

Geneviève ne put s'empêcher de rire.

La bonne humeur de Wanda avait aussi repris le dessus :

— Oui, un vrai menu de charretier, n'est-ce pas ? Cela me convient, puisque j'ai fait cette nuit le métier d'un homme.

Les deux femmes firent grand honneur au repas.

Le jour commençait à poindre. Le ciel se teintait de rose, de mauve. Le soleil allait bientôt sortir de l'horizon.

— Voulez-vous que nous nous dégourdissions les jambes ? demanda Wanda.

— Je veux bien, mais vous feriez peut-être mieux de dormir un peu. Vous devez tomber de sommeil ! Cette brave femme aurait bien un lit.

— Non, non, si je m'endormais, je serais capable de me réveiller seulement demain matin. Je dormirai la nuit prochaine sous votre toit, lorsque nous serons rassurée sur le sort de votre tante. Je suis solide, ne craignez rien, et si ma voiture continue à se comporter aussi bien, nous serons à Baud avant midi.

Wanda avait passé le bras sous celui de Geneviève.

Derrière l'auberge, il y avait une prairie au bas de laquelle coulait un ruisseau. La campagne s'éveillait dans le matin calme.

— Oh ! vivre dans un tel décor ! dit Wanda.

— Mon pays est plus beau encore, dit Geneviève.

— Cependant, vous voulez le quitter !

— Oui... mais pour l'Art...

— Ou pour l'amour ?

Geneviève rougit.

— Vous savez bien que non, dit-elle un peu sèchement.

Lentement, comme pour sonder la pensée qui, croyait-elle, ne se livrait pas tout à fait, Wanda scanda :

— C'est justement parce que votre cœur est libre que quelqu'un prendra la place... et songez à vos souffrances, si vous êtes mariée avec celui que vous croyez ne pas aimer !

L'image de José passa entre elles.

— Vous me dites cela pour essayer de me faire renoncer au théâtre, je sais. Vous me blâmez comme les autres, comme tout le monde.

— Ma pauvre petite, je ne vous blâme pas de vouloir tenter le théâtre. Vous n'êtes pas la première qui risquiez l'expérience. Si vous vous trompez, vous le verrez bien. Mais, je vous l'ai déjà dit : ne vous servez pas du cœur d'un homme pour arriver à vos fins. L'amour est une chose très grave, petite fille, trop belle pour en jouer...

Geneviève ne répondit pas.

Une cloche sonnait l'Angelus.

L'air tremblait, lumineux, comme peuplé d'une myriade d'êtres minuscules. Et dans cette paix de la Nature, deux cœurs de femmes étaient pleins de tourments et d'inquiétude

Wanda, dont la bonté corrigeait d'instinct tous les mauvais élans, dit encore :

— Geneviève, soyez certaine que vous aurez toujours en moi une véritable amie, presque une maman. Je vous aiderai de mon mieux, je vous montrerai les dangers, les obstacles, mais je ne puis agir pour vous et vous devez garder votre pleine conscience et porter vos responsabilités. Pour l'instant, ne songez plus qu'à votre tante. On apprend bien des choses en se penchant sur le cœur des vieillards, et chaque jour nous apporte notre devoir.

— Où donc puisez-vous la force de vous oublier sans cesse pour les autres, s'écria Geneviève à qui les paroles de Wanda donnaient confiance. Vous n'avez pas la foi des croyants, cependant ?

— Je ne suis pas une athée, petite fille. J'ai ma foi et si je porte en moi la confiance, la force, la sérénité, c'est que... Mais bah ! ne parlons pas de moi. Faites-moi seulement le plaisir de ne plus m'appeler « madame », bien que je sois plus âgée que vous. C'est trop cérémonieux. Et maintenant, en route !

Wanda vérifia sa voiture, fit le plein d'essence et d'huile, puis sous le regard émerveillé des patrons de l'auberge et des domestiques tous debout maintenant, elle démarra et, après un gracieux virage, elle fila sur la route claire.

Midi sonnaient à l'église de Baud quand elle arriva sur la place de la petite ville.

La porte du « Petit Bon Marché » était fermée.

— Comme lorsque je le gardais, dit Geneviève.

mais pas pour la même raison. Sans doute M^{lle} Maria est allée déjeuner.

Suivie de Wanda, Geneviève entra par la petite porte du vestibule et monta en hâte l'escalier.

Comme elle était anxieuse en mettant la main sur le bouton de la porte de la chambre ! Comment allait-elle trouver sa tante ?

Doucement, elle ouvrit.

— Te voilà, ma bonne petite... dit d'une voix faible M^{lle} Miroulet, dont le visage amaigri s'éclaira d'un sourire. Je t'attendais...

— Tante !

Geneviève embrassa la malade. Elle ne savait trop que lui dire, mais d'instinct elle avait des gestes de femme pleins de prévenance, relevant l'oreiller, passant la main dans les cheveux blancs.

— Tu es seule, tante ?

— Pas pour longtemps. M^{lle} Maria est allée déjeuner. Et Sœur des Anges va venir tout à l'heure me faire une piqûre. Je vais mieux, tu sais. Je ne vais peut-être pas mourir encore cette fois.

— Eh bien ! il ne manquerait plus que cela, tante ! Nous allons si bien te soigner.

Puis pensant à Wanda qui, discrètement, s'était tenue près de la porte, observant la malade :

— Je te présente M^{me} Tchékou, qui m'a conduite en auto jusqu'ici.

— De Paris jusqu'ici ! s'exclama la vieille fille.

— Mais oui, mademoiselle. Geneviève était si tourmentée que je n'ai pas voulu la laisser faire le trajet seule en chemin de fer. Nous vous apportons des gâteries.

Wanda se mit à débarrasser un panier de beaux fruits.

— Merci ! merci !... disait tante Clotilde, mais... ton fiancé n'est pas là, Geneviève ?

— Son travail ne lui a pas permis de m'accompagner, tante.

— Ne vous fatiguez pas, mademoiselle, interrompit Wanda. Nous vous raconterons notre voyage peu à peu.

Bientôt Sœur des Anges arriva, portant des remèdes.

Après la piqûre, la malade s'assoupit et les deux voyageuses purent aller se reposer.

— C'est bien simple chez nous, dit Geneviève, en conduisant son amie à la chambre qu'elle devait occuper.

— Mais c'est parfait ! Cette place me charme, répondit Wanda en s'approchant de la fenêtre. Je vais tant me plaire chez vous que je suis capable d'y rester trop longtemps.

— Tant que vous voudrez ; vous êtes ici chez vous.

Puis, après un silence :

— Comment avez-vous trouvé ma tante ?

— Elle me semble très faible. Il faudra que le docteur nous mette au courant.

Les deux femmes firent leur toilette, puis dînèrent dans la salle à manger rustique où un repas avait été préparé en hâte par la dévouée Maria.

Geneviève acheva l'après-midi au chevet de sa tante, tandis que Wanda causait longuement avec la Sœur Marie des Anges, puis avec le D^r Lordeau, qui, vers le soir, vint faire sa visite.

Malgré ses efforts, Wanda ne pouvait dissimuler son anxiété, et il fallait que la fatigue et les émotions rendissent Geneviève peu perspicace pour qu'elle ne s'en aperçût pas.

La jeune fille avait éprouvé une grande joie à revoir le père de son fiancé. Il lui parut découvrir sur ce visage une expression ignorée, et sa voix

se faisait si douce, quand il la questionna sur Yves et sur ses impressions de voyage, qu'elle se sentit comme honteuse de l'avoir méconnu jusqu'à ce jour.

Spontanément, elle lui tendit la joue, lorsqu'il prit congé après avoir donné ses instructions à la sœur pour la nuit :

— J'irai voir M^{me} Lordeau demain, dit Geneviève.

— C'est entendu. Et je vous le répète, ne craignez pas de me déranger cette nuit si vous aviez la moindre inquiétude. C'est si près... la place à traverser.

*
* *

Quelques heures plus tard, dans le grand silence de la demeure endormie, tandis que Sœur des Anges égrenait son chapelet, la bonne vieille tante Miroulet jeta un cri douloureux, et fixant sa garde avec des yeux épouvantés, tordue dans un spasme nerveux, elle sombra dans la paralysie, membres inertes et langage perdu.

Sœur des Anges ne fut pas étonnée. Sans éveiller personne, elle donna les premiers soins qui, hélas ! sont impuissants en pareils cas.

Puis, quand sa malade fut plus calme, elle lui parla doucement, car elle savait aussi que M^{lle} Miroulet voyait, entendait, mais ne pouvait plus s'exprimer, ni bouger.

Elle vivrait peut-être encore des mois et des mois, mais tout réflexe mort, mort tandis que la pensée restait lucide.

Au matin, Wanda et Geneviève apprirent la nouvelle.

Wanda demeura immobile comme elle l'était toujours dans les grandes émotions.

Malgré l'immense pitié qui lui étreignait le cœur

pour la pauvre malade, ce n'était pas à elle qu'elle pensait.

Elle regarda Geneviève.

Sur le beau visage de la jeune fille, une désespérance s'imprimait, détresse infinie que l'artiste comprit sans qu'il fût besoin de lui dire un mot...

Puis, comme l'orage éclate brusquement, Geneviève s'abattit entre les bras de son amie, sanglotante, effondrée.

Toutes deux s'étaient comprises : c'était un rude devoir qui se dressait, implacable, tandis que le beau rêve était emporté loin, bien loin, sur les ailes du Génie prometteur de gloire...

Les moissons, pour mûrir, ont besoin de rosée.
Pour vivre et pour sentir, l'homme a besoin de pleurs !

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

« José Crisor à Wanda Tchêkov.
« A bord du « Highland Laddie ».

» Mercredi, 23 mai.

« Wanda, bien chère amie, vous enverrai-je cette lettre ? Aurai-je assez de loyauté et de simplicité amicale pour vous confier le trouble de mon cœur et vous laisser voir les pensées multiples qui m'assaillent !

« Lorsque j'ai reçu votre lettre si réconfortante, je vous avoue qu'il m'a fallu bien du courage pour ne pas renoncer à ce voyage. Mais il était trop tard.

J'étais lié à mes camarades, puisque c'est moi qui ai monté la troupe. Il me faut donc faire ma pénitence jusqu'au bout.

« Le mieux ne serait-il pas d'anesthésier mon cœur en oubliant tout, en effaçant comme d'un trait de plume cette année qui me semble un rêve.

« Mais puis-je ne pas penser ?

« Sur les flots que je contemple de longues heures, passe un fantôme... celui de mon amour... et dans le vent qui souffle j'entends une voix si douce, si douce...

« Wanda, grande sœur chérie, grondez-moi comme lorsque je faisais des fautes, au temps où je répétais avec vous mes morceaux pour le Conservatoire. N'est-ce pas une faute contre la vie que j'ai commise ?

« Oublions, Wanda, parlons d'autre chose...

« Vous connaissez presque tous mes compagnons et compagnes de voyage : Rosette, notre vedette dramatique à la mémoire si prodigieuse qu'il lui suffit de travailler aux répétitions pour savoir tous ses rôles. Aussi, à part cela, ne fait-elle que tricoter d'interminables layettes ! (C'est la seule femme à bord qui n'ait pas « son flirt ».) Maria Gardon, la duègne qui a pour vous une admiration profonde et ne cesse de vous donner en exemple à toute occasion, vous est aussi familière. Vous avez vu une fois le « jeune Premier » Martin Molod, qui a beaucoup de talent et me donnera, je crois, toute satisfaction. Je ne vous parle pas de « votre amoureux », le brave Jean Noël, qui est un habitué de votre salon et répète à chaque fois qu'il prend un rôle que « c'est bien la dernière fois qu'il montera sur les planches ». Parmi ceux que vous ne connaissez pas, je vous citerai seulement la délicieuse Mado Dargent et celle que nous nommons « la doublure », Jane Dugué, une créature un peu étrange, à l'air distrait. Il doit y avoir eu quelque

drame dans sa vie. Personne n'en s'occupe d'elle, tant elle s'efface. Elle m'a cependant affirmé :

« — Ne craignez rien, monsieur Crisor, quand il y aura besoin de moi, je serai prête, et vous serez content.

« Il y avait une telle fermeté dans sa voix que je suis rassuré. Elle travaille avec acharnement. C'est aussi la seule de notre bande qui n'ait pas eu le mal de mer... avec moi, naturellement. Vous savez que j'ai le pied marin, le cœur aussi.

« Une bonne camaraderie règne entre nous, et il y a tant de gaieté où nous sommes que la troupe a été surnommée par les autres voyageurs : « la bande des rigolos » ! En qualité de directeur, j'ai le droit d'être calme et grave, de sorte que je n'ai pas trop à combattre ma mélancolie intérieure.

« Notre bateau n'est pas très confortable. Il a fallu partager les chambres. Mais, jusqu'à présent, on a vécu presque sur le pont, sauf les malades.

« Vous connaissez ces longs jours de traversée où l'on ne voit que la mer et le ciel !

« La mer, la mer... mouvante, changeante, tour à tour limpide comme un miroir, ou menaçante comme une femme en colère. On est à la fois fort et craintif sur un navire... Sera-t-on maître des éléments jusqu'au bout ou se joueront-ils de nous ?

« Je fatigue mes gens de répétitions. Je veux présenter une réalisation aussi parfaite que possible dans le Nouveau-Monde. Noblesse oblige, n'est-ce pas ? Et mon nom connu m'a devancé.

« Je vous quitte, Wanda, à demain la suite. »

« *Jeudi.* — Hier, à Vigo, nous avons pris une centaine d'émigrants espagnols que l'on a logés dans la cale et sur l'entrepont. Le soir, ils chantent, jouent des castagnettes et du tambour. C'est très pittoresque

au dire de ceux qui voyagent pour la première fois. Car, pour moi, qui inventera du nouveau !

« Le tropique approche. »

« *Vendredi 25.* — Nous voici en vue des îles Canaries. On s'attend à de fortes chaleurs. Les hommes s'habillent de toile blanche et les femmes de tissu plus léger encore. Ah ! que la chaleur m'engourdisse le cerveau et m'empêche de penser ! »

« *Lundi 28.* — Une grande fête se prépare à bord pour le passage de l'Equateur. Une fête ! Naturellement, nous devons y apporter notre large collaboration. Pour ma part, il me faudra réciter quantité de poèmes, mais je laisserai la danse aux autres... »

« Vous me voyez, Wanda, danser encore ? Moi... maintenant tenir encore entre mes bras une femme, une jeune fille qui ne serait pas... Ah ! non, mille fois non. « Ils ne m'auront pas », comme on dit.

« *Danser, danser... pour bercer son amour !* »

« Avez-vous lu ce petit poème en prose sur la danse ? »

« Est-il possible, mon amie, que j'ai aimé ainsi ? Et croyez-vous que je l'aime encore ? Vous rappelez-vous avec quelle ironie vous me traitiez de « bourreau des cœurs » et d'indifférent ? »

« — Vous êtes aimable, charmant, charmeur... vous êtes un ami parfait, me disiez-vous, mais incapable de fixer sur une seule « ce qui vous sert de cœur » ! »

« Vous ne saviez pas, Wanda, que ce « qui me sert de cœur », c'est tout simplement... *un cœur...* »

« Or un cœur, qu'est-ce que c'est ? »

« Pourquoi dit-on « avoir du cœur », « aimer de tout son cœur »... « un cœur de pierre » ?... La pierre possède sans doute un cœur... autant que les jeunes filles qui rejettent sans pitié un homme offrant sa vie tout entière... »

« Dans votre jardin, Wanda, il y a la statue d'une chasseresse en pierre. Je m'en souviens si bien, et de tout ce que vous me contiez sur elle aux divers éclairages qui la touchaient :

« — Elle est sensible à la caresse du soleil, vous voyez, José : elle change d'aspect, de couleur, d'expression, suivant que les rayons brûlants la touchent ou s'en éloignent...

« ...Mais il existe des femmes plus insensibles que la pierre. »

« *Mardi 29.* — Nous voici à l'Equateur. La température est très supportable. Les passagers qui ont déjà fait le voyage répètent « qu'on n'a jamais vu cela » !

« Aussi on s'en donne à cœur joie : musique, chants, éclats de rire. Les femmes ont soigné leur toilette; les hommes plastronnent. On flirte! On flirte!

« J'ai raconté ma peine aux poissons volants qui ont fait leur apparition depuis hier. Etranges animaux de la grosseur d'un maquereau avec des ailes d'hirondelles. Mais ce ne sont pas des messagers : ils n'iront pas rôder autour de la cruelle. Croyez-vous que parfois elle regrette et qu'elle ait du remords ? »

« *Mercredi.* — Aujourd'hui, j'ai vu des Argonautes, ces curieux mollusques à l'élégante coquille ressemblent à de belles fleurs de mer de toutes les couleurs.

« Demain nous traverserons ce que l'on appelle le « Pot au Noir », passage où il pleut toujours. »

« *Jeudi 31 mai.* — On nous annonce Rio pour dans quatre ou cinq jours.

« J'ai organisé une soirée au profit de ces malheureux émigrants espagnols dont je vous ai parlé. Ils ne savaient comment me témoigner leur reconnaissance. Faire un peu de bien devrait consoler de tout,

tant la misère court le monde. Vous le savez, vous si bonne. « Elle » aussi le savait... Elle était si discrète dans sa façon de soulager les pauvres de son pays. Lors de mon dernier séjour à Baud, je l'ai surprise sortant d'une chaumière. Elle a rougi comme prise en faute, et c'est les yeux pleins de larmes qu'elle m'a narré l'histoire de cinq petits orphelins à la charge d'une grand'mère infirme. Si elle avait voulu de moi pour compagnon, j'aurais aimé ses pauvres. »

« 8 juin. — Grande amie, nous voici à Rio-de-Janeiro. Rio, ce grand Monte-Carlo, cette admirable ville ! Quel pays, Wanda, quel paradis ! Pourquoi n'êtes-vous pas avec moi, vous qui aimez tant les voyages, vous qui « sentez » si profondément la beauté de la nature !

« Mais je sais bien pourquoi vous avez refusé de m'accompagner ; votre mot reçu à Tilbury, le jour de mon embarquement, et que je relis bien souvent, me le redit sans cesse :

« Il faut espérer contre toute espérance, José, m'écriviez-vous. Ne croyez pas encore tout perdu. Je crois bien que ce sont des chimères qui ont troublé certaine cervelle... ds chimères qui ont pris la forme d'un devoir imaginaire comme ces oiselles... Votre absence, la séparation complète, vont peut-être apporter la lumière. Qui sait l'avenir ? Mais ne brouillez pas les cartes, vous non plus. Je vous promets de ne pas l'abandonner. Partez... puisque vous n'avez pas eu le courage de la revoir. L'orgueil a parfois du bon. Travaillez beaucoup. Dévouez-vous à vos compagnons et revenez guéri... ou ravi ! »

« Mais comment voulez-vous que j'espère, que je croie après « sa » lettre !

« Nous jouons ce soir. Je me sens en forme. Je

crois que nous aurons salle pleine. Il y a déjà beaucoup de location. Pour qui vais-je jouer, Wanda? Avec qui serai-je en communion pour interpréter cette *Rafale* ! Mes amis de Paris sont loin. Je ne vous sentirai pas présente, me regardant de tous vos yeux pour m'insuffler le « don du moment ». Qui aimerai-je dans mes scènes angoissantes ? L'héroïne si humaine rendue vivante par l'auteur ? ma belle partenaire Rosette... ou bien... mon rêve évanoui ?

« Tenez, il y a des heures où je regrette de ne pas avoir épousé « l'autre »... Geneviève aux dons magnifiques. Elle ne m'aurait sans doute pas repoussé. Elle serait devenue une étoile, mon étoile... Avec celle-là, je n'aurais pas songé à l'amour.

« Pourquoi ne choisit-on pas ses amours, Wanda ?

« Qu'est-ce donc qu'aimer pour un homme de théâtre ?

« Notre métier est terrible puisqu'il nous empêche d'être heureux... »

« Ce soir, désespéré, je vais crier des mots d'amour. Priez Dieu que je ne charge pas vraiment le revolver qui doit tuer Robert... ce Robert magnifiquement désespéré que j'incarnerai ce soir... »

« José sombre dans le romantisme, allez vous dire, vous, la femme forte.

« Mais Wanda, si vous aviez aimé vraiment, vous aussi, vous me comprendriez mieux encore. Lorsqu'on aime, on n'est fort que « de » son amour et « pour » son amour, parce que tout le reste ne compte plus.

« A demain, amie. Je serai peut-être plus raisonnable. »

« Rio, 12 juin.

« Wanda, ambition, gloire... qu'est-ce que cela? On pourrait cueillir tant de joie simple dans la vie. Ah !

comme je voudrais avoir à mes côtés la douce petite fille bretonne ! Je me suis promené toute la matinée et ne pensais qu'à elle. J'aurais voulu lui faire admirer la magnifique « Avenida Mangue », et parcourir avec elle les rues étroites du Marro Castello. Nous serions allés aussi au jardin botanique — jardin botanico — comme on dit ici ; je suis certain que cela l'eût enchantée.

« Je me souviens de notre première promenade à la Fontaine-de-la-Clarté. Il me semble encore la voir se pencher sur la source, regardant avec inquiété l'épingle qu'elle y avait jetée :

« — Si elle surnage, me dit-elle en souriant, celui que j'aime m'épousera dans l'année.

« Hélas ! l'année ne s'était pas écoulée qu'elle rejetait elle-même celui qui l'aime tant » !

« Rio, le 20 juin. »

« Voici dix jours que nous sommes ici. Au théâtre, c'est un triomphe quotidien. Tout le monde est content. Je vous envoie des coupures de presse pour que vous partagiez notre joie.

« Je me décide à vous envoyer par le courrier de cette semaine toutes ces pensées jetées en désordre. Votre affection complétera, et lira entre les lignes ce que je n'ai pas écrit.

« J'attends avec grande impatience une, ou même plusieurs lettres de vous. Ne m'abandonnez pas, Wanda ! Par avion, les missives viennent vite.

« Je pense, bien que je veuille m'en défendre, que sans doute d'autres confidences vous arrivent d'un joli coin fleuri de genêts et de landes et que vous m'en enverrez quelques échos !

« Je baise vos mains, chère grande amie, et je vous aime comme un enfant.

« JOSÉ. »

CHAPITRE II

Buenos-Ayres, la capitale de l'Argentine, est une belle grande ville aux larges rues régulières. Un port magnifique sur le rio de la Plata peut abriter les plus grands navires.

Si Buenos-Ayres, reliée à l'intérieur du pays par de nombreuses voies ferrées, est le grand centre commercial de la République Argentine, elle en est aussi le centre intellectuel. C'est là que se trouvent les grandes écoles, les grands éditeurs. C'est dans cette ville que paraissent les journaux les plus importants.

Buenos-Ayres date du xvi^e siècle. L'Espagnol Pierre de Mendoza en jeta les bases sur la rive droite du rio de la Plata. Elle vit bien des luttes intestines. Puis, depuis 1860 environ, elle s'accrut rapidement, grâce aux Européens qui affluèrent en masse.

José Crisor et sa troupe y arrivèrent par un beau jour de juillet.

Après s'être installés dans un confortable hôtel, tous visitèrent la ville, par petits groupes ou isolément, selon les goûts de chacun.

José, sous prétexte de démarches à faire au Consulat, partit seul.

Il traversait la place du Congrès lorsqu'il s'entendit interpeller :

— Bonjour, José !

Un couple était devant lui :

— Vous ici, s'écria l'artiste. Quel bon hasard et que je suis content de vous voir !...

— Et nous donc ! Je parlais de toi à Odette ce matin encore. Nous nous inquiétions : tu nous a laissés sans nouvelles depuis bien longtemps !

— C'est vrai, et je m'en excuse. J'ai eu tant d'ennuis !

— Quoi donc, monsieur Crisor, demanda la jeune femme avec beaucoup d'intérêt amical.

José hésita. Une ombre obscurcit son regard :

— Bah ! rien... Je vous dirai cela plus tard. Parlons de vous d'abord. Pourquoi êtes-vous ici. Et les enfants ?

— Nos deux petits vont bien. Ma mère les garde pendant notre absence. J'ai absolument voulu accompagner mon mari pendant ce voyage... Songez que nous ne nous sommes encore jamais séparés.

— Mais oui, c'est toujours le grand amour, et nous ne cessons de bénir le jour où tu m'as emmené chez M^{me} Tchékov.

Tous trois reprirent leur marche. José se souvenait bien aussi de la première rencontre d'Odette, la chanteuse, et de Roger Codal, l'ingénieur, son ami. Il se souvenait aussi de l'impression qu'il avait faite sur son auditoire en contaant leur histoire chez le D^r Lordeau. Il songea : « Eux aussi semblaient séparés par leur situation sociale... et pourtant quelle belle union ! »

Ne voulant pas assombrir la rencontre de ses amis, il chassa ces pensées.

— Tu ne m'as pas encore dit, Roger, ce qui t'a mené à Buenos-Ayres ?

— Tu sais que je suis attaché maintenant à une importante Société des Mines. Je suis ici en mission, pour traiter diverses affaires. Quant à toi, nous n'avons pas besoin de te demander ce que tu fais ici. Les affiches et les journaux nous disent assez tes succès. D'ailleurs nous savions par Wanda la tournée que tu avais entreprise.

— Vous l'avez donc vue après moi ?... Comment va-t-elle, notre grande amie ? J'attends chaque jour une lettre d'elle.

— Elle se disposait à faire un voyage en Bretagne,

devant emmener à la mer une jeune fille un peu souffrante, paraît-il.

— Vous a-t-elle dit son nom ?

— Oui, mais je ne m'en souviens plus, répondit Odette. Je crois que c'est Anne-Marie, mais je ne sais plus comment.

— Ah ! dit simplement José qui eut du mal, cette fois, à dissimuler son trouble.

Ils se séparèrent, car l'artiste avait plusieurs rendez-vous, mais ils décidèrent de dîner ensemble, le soir, à l'hôtel où étaient descendus M. et M^{me} Codal.

— Il suffit que je sois au théâtre à neuf heures, dit José, nous aurons le temps de bavarder.

Et quelques heures après, vers la fin du repas, comme M^{me} Codal était allée changer de robe pour la soirée, José, en petites phrases vives, en mots serrés et rapides, conta à son ami les événements qui avaient bouleversé sa vie sentimentale :

— Je l'ai connue en Bretagne, il y aura bientôt un an. Dès que je l'ai vue, j'ai senti que je ne pourrais plus me passer d'elle. Elle était si jolie, si fine, si attirante dans sa simplicité naïve ! Moi qui avais toujours vécu insouciant, il me sembla soudain que je découvrais le monde. Tout prit un autre sens pour moi. Enfin, j'aimais... mon cher... tu ne peux comprendre...

— Mais si, je comprends... interrompit Roger en souriant.

— C'est vrai, je te demande pardon. Alors, tu sais qu'on croit toujours être seul à aimer, à savoir aimer... J'ai été heureux, bien heureux pendant quelques mois, mais je n'ai pas su veiller sur mon bonheur, sur mon amour. Je ne pensais qu'à moi sans m'en rendre compte évidemment, car je ne voulais que son bonheur à elle... alors cependant que je ne changeais rien à ma vie. Elle n'a pas su lire en moi ;

elle ne m'a pas compris, et ce qui est le plus terrible, elle ne me croyait pas...

Roger Codal, les yeux fixés sur le visage tourmenté de son ami, écoutait avec intérêt.

— Et puis, tiens, lis, dit brusquement José, prenant dans son portefeuille une enveloppe qu'il tendit à son confident. Cette lettre, je la sais mot à mot, et pourtant chaque jour j'en brûle mes yeux.

Roger Codal déplia les feuillets et lut :

« J'ai hésité longtemps, José, avant de vous écrire ce qui m'opprime le cœur. J'ai réfléchi beaucoup et je ne veux pas que vous pensiez que j'agis par caprice ou par coup de tête. Souvent, déjà, j'ai essayé de vous exprimer de vive voix mon inquiétude et mes tourments, mais vous ne portiez pas attention à mes paroles. Peut-être vous imaginiez-vous que je plaisantais.

« Je ne suis pas romanesque, je ne suis pas une imaginative rêveuse comme mon amie Geneviève. J'essaye de voir les choses comme elles sont, les gens aussi. Suis-je trop sage ? Souvent, vous m'avez reproché — oh ! bien affectueusement... — d'être « raisonnable comme une grand'mère ». On ne se connaît pas bien soi-même, José, mais ce dont je suis certaine, c'est d'agir aujourd'hui uniquement pour votre bonheur : José, je ne peux pas vous épouser ; il est impossible que je sois votre femme. Ces dernières vacances de Pâques que nous venons de vivre ensemble me l'ont prouvé davantage encore. Trop de choses nous séparent, et je me reproche comme une faute d'avoir dit trop tôt le « oui » qui nous liait.

« Ne souffrez pas, José. Vous m'oublierez bien vite, ou plutôt vous garderez le souvenir de ce qui fut un beau rêve, mais un rêve impossible à réaliser. Plus tard, nous nous reverrons en amis et vous me

remercier de mon geste d'aujourd'hui. Ce sera ma récompense.

« J'écris en même temps à M^{me} Thékov, qui fut toujours si bonne pour moi.

« Je vous embrasse, une dernière fois, de tout mon cœur sincère.

« ANNE-MARIE. »

Roger Codal avait lu deux fois les phrases qui lui semblaient mystérieuses. Il ne pouvait saisir le motif qui les avait dictées.

Comme José le regardait implorant un avis, il dit :

— Mais enfin, que s'est-il passé entre vous ? Elle ne fait aucun reproche. Elle ne donne aucune raison précise ? Dans ta conduite, n'y a-t-il rien eu qui ait pu la froisser, la peiner ?

— Je ne sais pas. Mon amour pour elle est au-dessus de la vie. C'est peut-être cette forme de sentiment qui lui a fait croire que j'étais lointain et différent d'elle... Je ne suis qu'un homme, un pauvre homme, qui luttait contre son désir pour ne pas la blesser... Je voulais que notre mariage ait lieu pendant ces vacances de Pâques dont elle parle. Elle préférerait attendre encore, espérant, disait-elle, que son amie Geneviève se marierait le même jour. Mais ce n'était sans doute qu'un prétexte. Il y a certainement quelque chose que j'ignore.

— Qui est-ce, Geneviève ?

José conta l'histoire de M^{lle} Darboy.

— Wanda en sait peut-être plus que toi sur tout cela ? Ne t'a-t-elle rien dit ?

— Je ne lui en ai pas laissé le temps. Dès le reçu de la lettre de rupture, n'étant pas de ceux qui se tuent, j'ai décidé de fuir. Partir... il n'y avait que cela.

Je me suis grisé d'activité, tout étonné moi-même de me trouver un jour sur le bateau...

— Et... tu n'as pas répondu à...

— Non, coupa José... A quoi bon ! Supplier, implorer... Puisqu'elle ne m'aime pas...

— Eh bien ! si, elle t'aime... du moins, je le crois, car il me manque bien des données pour juger. Mais certaines femmes ont un tel besoin de sacrifices qu'elles compliquent comme à plaisir les choses du sentiment. Combien de fois notre psychologie en défaut cause-t-elle de malheurs ! Comme tout est simple pourtant, quand on se contente d'aimer !

Odette revenait, souriante, jolie dans sa robe du soir. Son mari l'enveloppa d'un regard d'admiration plein de tendresse.

— Comme vous êtes graves tous les deux ! dit-elle. Excusez-moi d'interrompre une conversation peut-être importante.

Roger tendit la main à sa femme et déposa un baiser sur ses doigts effilés :

— Tu ne nous déranges pas, chérie. Nous avons au contraire besoin de toi : les femmes savent être infirmières du cœur, surtout quand elles connaissent l'amour, n'est-ce pas ?

Odette regarda José. Elle vit l'émotion douloureuse dont le mâle visage était empreint.

— Chagrin d'amour, monsieur Crisor ? Je vous défends d'avoir de la peine ce soir. Je veux vous applaudir, et il faut que vous jouiez mieux que jamais parce que vous allez jouer pour... pour... « celle qui vous aime »...

— Merci... Vous êtes charmante, et très bonne. Je me sauve en hâte. Attendez-moi à la sortie, voulez-vous, nous prendrons le champagne.

Une heure plus tard, José faisait son entrée en scène. Dès qu'il parut, des applaudissements écla-

tèrent. Il dut attendre l'apaisement de l'ovation pour lancer sa réplique.

Et durant cette minute d'attente, une voix intérieure murmurait : « pour celle qui m'aime... ».

Une vision passa dans son esprit : « Pardon, mademoiselle, où se trouve la Fontaine de la Clarté ? »

...Et les yeux de pervenche étaient fixés sur lui.

CHAPITRE III

La caravane avance péniblement. Les mules sont lasses et glissent, malgré les efforts des guides pour les maintenir. Les pauvres bêtes qui passent deux fois par jour la Cordillère, pour ainsi dire sans manger, n'en peuvent plus.

Les voyageurs aussi, — environ cent-cinquante personnes : hommes, femmes, même quelques jeunes enfants, — sont déprimés.

Il fait froid. La neige couvre les montagnes.

On ne parle guère. De temps en temps une voix de femme se fait entendre avec humeur :

— Est-ce encore loin ? Je n'en peux plus.

La caravane s'allonge, se débande inégalement.

Cependant un groupe s'efforce à ne pas se dissoudre : c'est la troupe française de Crisor.

— Courage, les enfants ! répète José à chaque instant, nous serons bientôt au bout de nos peines.

— Tu ne cesses de nous dire cela, José. Mais je trouve que c'est bien cher payer le plaisir d'aller faire connaître les beautés littéraires en Amérique par ce moyen de transport. On aurait dû prendre un avion !

Ceci était dit par Rosette Dax, qui se sentait bien lasse.

— Et la grandeur de ce site, qu'en penses-tu ?

répondit José essayant de rendre la bonne humeur contagieuse.

Le spectacle, en effet, était des plus grandioses et des plus angoissants : la neige... la neige, à perte de vue, couvrait les cimes, sous une lumière rosée qui teintait légèrement le ciel et l'air dans les lointains.

— Oui, bien sûr, comme décor, cela se pose là... Oh ! cette « sale mule »... elle s'obstine à marcher si près du bord. J'ai un peu peur, tu sais, José !

— Mais non, aucun danger, Rosette. Tiens, répétons notre grande scène pour te distraire... J'enchaîne :

« Je ne sais que te dire. Chaque chose dont je te parle ne fait qu'augmenter ta peine. Tu as raison. Je devrais te laisser seule... »

— Non, Jef... non, Jef !... s'exclama Rosette.

José et les camarades proches ne purent s'empêcher de rire :

— Parfaite intonation, ma chère... Tu te vois déjà abandonnée dans cette montagne. Mais revenons à nos moutons. J'enchaîne...

« — Si, si, je veux m'en aller... »

La voix de Rosette un peu hésitante continua :

« Oh ! mais, oh ! mais, je commence à en avoir assez ! par-dessus la tête ! C'est inouï à la fin !... Votre honneur, votre honneur ! Sa faute, sa faute ! Son crime ! Il n'est jamais question que de mon mari. Mais votre sœur, à la fin, si on en parlait un peu ! »

— Halte-là, interrompit José... Qu'est-ce que tu me chantes ! C'est une scène de *Jean de la Lune* que nous répétions... et tu me débites maintenant une réplique de *La Vierge Folle*.

— Je ne sais plus... je ne sais pas... au secours ! ma mule tombe !

En effet, la bête montée par Rosette fit un faux

pas, et ses deux pieds de derrière se trouvèrent sur la pente glissante au-dessus du précipice.

— Ne bougez pas, ne criez pas, dit le guide qui avait lâché un moment Rosette pour aider un enfant et qui revenait maintenant sur ses pas se porter au secours de la jeune femme.

A chaque effort que faisait la pauvre bête pour remonter en s'agrippant par les pattes de devant, elle glissait davantage de quelques centimètres.

— Essayez de rouler doucement sur le côté en dégageant les pieds. Surtout, n'ayez pas peur.

Les mots d'encouragement qu'elle entendait et le redoublement d'énergie que donne le danger agirent sur Rosette. Elle réussit à faire le mouvement conseillé, ce qui lui permit de saisir les mains du guide. La mule, alors dégagée de son fardeau, d'un bond, remonta sur le bord de la piste. Rosette était toute pâle et tremblait.

On lui fit boire quelques gouttes d'alcool, mais elle ne put remonter à mule. Elle était toute contusionnée.

— Bon, dit le guide, il faut descendre la pente autrement.

Il étendit à terre son grand manteau appelé « gaucho » et pria la jeune femme de s'y asseoir. Lui-même s'accroupit devant, tandis qu'il maintenait autour de sa taille les jambes de Rosette. Sur ce traîneau improvisé, ils dévalèrent rapidement vers le lieu de la halte.

D'autres couples les imitèrent. Ce moyen rapide n'est pas sans danger, car il faut se diriger à coup sûr en évitant les crevasses mortellement dangereuses.

Dans une petite auberge, un repas fut servi.

José Crisor écoutait, impassible, les observations, voire les reproches de ses compagnons d'infortune.

— Drôle d'idée que tu as eue de nous conduire par ici !

— Je ne pouvais pas prévoir que la ligne de chemin de fer serait interrompue.

— Bien sûr, ce n'est pas de sa faute, dit Maria Gardon, la duègne. Et puisque nous avons accepté les avantages de l'expédition, il faut bien aussi en supporter les inconvénients.

Rosette, légèrement blessée à la jambe, était étendue sur une banquette de bois. Elle regardait José avec des yeux pleins d'admiration, mais aussi comme si elle eût cherché à deviner sa pensée.

Elle se pencha vers le « jeune premier », Martin Molod, et très bas elle dit :

— Ce qui m'étonne depuis le début, c'est que José ait organisé ce départ alors que tout lui souriait à Paris. Il était en plein succès... J'ai entendu dire qu'il avait résilié un important contrat. Et il a des accès de mélancolie qui ne lui étaient pas habituels, si bien que...

— Tu es bien naïve, dit Martin. José est amoureux, tout simplement.

— Il me semble que n'importe quelle femme devrait être fière d'être choisie par lui, dit Rosette.

— Oui, oui... on sait que si c'était toi...

Rosette rougit :

— Ne me taquine pas. J'avais entendu dire que José devait se marier.

— Se marier, se marier... je ne sais pas... Je te dis qu'il a fui un amour impossible.

Rosette, très émue, demanda :

— Wanda Tchékov, peut-être.

Pour toute réponse, Martin haussa les épaules. L'aparté ne pouvait du reste se prolonger sans attirer une attention indiscrete.

Il fallait se remettre en marche.

CHAPITRE IV

« José Crisor à Wanda Tchékov.

« Santiago, le 20 juillet.

« Wanda, quel voyage! Quelle fatigue! Et que d'en-nuis ! Dans le petit mot que je vous ai écrit de Men-doza, je vous conte la chute de Rosette. La voilà alitée, avec une entorse, et malade de frayeur rétro-spective. C'est Jane Dugué qui tient ses rôles et, je dois l'avouer, presque aussi bien que notre vedette. Je ne m'étais pas trompé sur son compte.

« Nous avons eu toutes les misères dans ce passage de la Cordillère, et bien des émotions, jusqu'à voir mourir une pauvre femme lorsqu'il nous a fallu tra-verser à pied un tunnel de quatre kilomètres, par un froid terrible. Vous savez que juillet est le plein hiver de la Cordillère. Des torches nous guidaient. Nous longions un petit ruisseau, et des stalactites pendaient à la voûte. C'était un spectacle à la fois féérique et terrible. De tels voyages sont bien faits pour oublier que le cœur bat... bat pour autre chose que pour le merveilleux instinct de conservation. Pourtant, moi, je n'ai pas cessé un seul instant de penser à « elle »...

« Je commence à en avoir assez de l'Amérique et du Chili... j'ai des impatiences dans tout l'être. Ici aussi pourtant, le public nous fait bon accueil, mais en vieux Parisien que je suis, je soupire après l'air des grands boulevards...

« Et aussi, je peux bien vous l'avouer, après avoir désiré, avoir voulu même mettre l'Océan entre la Bretagne et moi, j'enrage de ne pouvoir aller rôder

dans les landes, non loin du bourg pittoresque que vous savez.

« O égoïsme humain ! J'en oublie de m'inquiéter de Geneviève et de sa tante. Mais aussi, à quoi servent mes questions puisqu'il faut attendre vos réponses si longtemps !

« Allons, secouons ces chimères, comme vous dites, Wanda, et parlons de Santiago. C'est un pays charmant, mais d'aucun caractère local. On se croirait dans une jolie grande ville de province française, et j'ai l'impression de me retrouver dans un centre connu. Est-ce de l'autosuggestion... venant de la nostalgie dont je vous parlais tout à l'heure !

« On nous avait annoncé un tremblement de terre pour la première nuit de notre arrivée à Santiago. Mes camarades n'en ont pas dormi, curieux et inquiets à la fois, mais ils n'ont rien senti ! Moi non plus, du reste. On nous a pourtant dit le lendemain matin que ce fameux tremblement de terre avait eu lieu à quatre heures. Légères secousses sans doute. »

« 22 juillet. — Ces pages interrompues ne partiront qu'aujourd'hui. Tant mieux, car vous recevrez ainsi mon « état d'âme » complet : je viens de prendre une soudaine résolution à la lecture de deux lettres trouvées ce matin dans mon courrier : l'une du directeur du Théâtre des Boulevards, qui me demande de prendre la direction de la troupe cet hiver, l'autre... de Geneviève, qui décide de ma réponse (ci-joint la copie de sa lettre). Plus de tergiversations et de rêve... Je redeviens l'homme d'action qui vous plaisait. Je réponds que j'accepte et j'engage dans ma troupe M^{lle} Darboy. J'enfouis au fond de mon cœur, pour l'y étouffer, l'amour déraisonnable qui me déséquilibre.

« Wanda, vous m'avez dit : « Revenez heureux ou

guéri »... Je reviendrai guéri et heureux, car l'un est le corollaire de l'autre...

« J'abrège mon séjour ici et je rentre par les voies les plus rapides, sans plus jouer nulle part. Mes camarades sont ravis ; ils ont eux aussi la nostalgie.

« Wanda, j'ai grande hâte de vous revoir,

« Je baise respectueusement et affectueusement vos mains.

« JOSÉ. »

Lettre de Geneviève Darboy à José Crisor :

« CHER AMI,

« Je n'en peux plus. La vie est intenable pour moi entre ma tante malade, mon fiancé morose, et Anne-Marie qui semble me fuir. J'ai bien compris qu'une sorte de ligue s'était formée contre moi pour me détourner de mes idées ; j'ai fait semblant de céder, espérant que mes rêves se dissiperaient d'eux-mêmes. Mais je m'ennuie trop et je me sens seule comme dans un exil. Je vais donc partir, tenter ma chance, seule si vous me refusez votre appui. Vous-même m'avez ouvert des horizons en me faisant travailler, en développant mes dons par vos conseils, et j'ai cru en votre loyale amitié ! Il est trop tard maintenant pour que je recule.

« Je vais attendre le temps normal pour que cette lettre vous arrive et que votre réponse me parvienne, mais je vous préviens que, quelle que soit cette réponse, ma décision est prise. J'en avertis Yves. Je ne me sens pas la force de recommencer l'hiver dans l'inaction.

« J'espère, cher ami, que vous me comprendrez, et que vous m'aiderez, malgré le désaccord qu'il y a eu entre vous et Anne-Marie. Je n'en suis pas respon-

sable et je vous garde le meilleur et le plus sympathique souvenir.

« GENEVIÈVE DARBOY. »

« P.-S. — Ma tante est toujours dans le même état. »

« Wanda Tchékov à José Crisor. »

Lorient-Plage, le 2 juillet.

« José, je vous vois très bien grondant, vous fâchant parce que vous n'avez pas encore eu de mes nouvelles. C'est exprès que je ne vous ai pas écrit. Que vous aurais-je dit ? Dans l'état où je vous présentais, c'eût été peine perdue que vous écrire sans vous parler d'Anne-Marie. On ne parle pas de la lumière à un aveugle si on ne tient pas en main l'espoir de guérison.

« Aujourd'hui, je ne peux encore vous apporter de certitude sur un cœur de jeune fille dont je n'ai pas pénétré tous les replis, mais je puis tout de même vous dire mes impressions... Tout d'abord, ce que vous savez bien, Anne-Marie est d'une intelligence très fine, sensible profondément, consciencieuse jusqu'au scrupule, aimante jusqu'au sacrifice... Elle ne se livre pas tout de suite, mais semble au contraire se tenir sur la défensive lorsqu'on lance une question trop loin dans sa pensée intime. Puis, lorsqu'elle a une fois donné sa confiance, c'est l'être le plus transparent qu'il soit.

« Je n'en suis pas à lire en elle comme en un miroir, du moins en ce qui vous touche. Depuis une semaine que je l'ai amenée ici, sur cette plage solitaire, je l'observe, je la regarde vivre, et je crois ne pas me tromper en affirmant qu'elle vous aime. Allons, du calme, grand enfant, car sa façon très personnelle d'aimer ne peut encore vous donner le bonheur que,

malgré votre apparente désespérance, vous attendez, n'est-ce pas ?

« Laissez-moi soigner cette âme qui souffre autant que vous, avec la seule différence que sa peine est peut-être plus noble que la vôtre, car elle vient d'un don absolu d'elle-même au sacrifice... O erreur de la trop grande sensibilité féminine !

« Je ne vous fais aucun reproche. Vous savez que je reste pour vous la plus grande amie avec un cœur maternel qui sait vous comprendre, vous aidera de tout son possible, à la condition que vous demeuriez courageux, quoi qu'il arrive, et que, s'il faut renoncer à votre beau rêve, vos forces vitales n'en soient pas diminuées, mais au contraire amplifiées et que vous rendiez féconde votre souffrance comme vous saurez rendre utile votre bonheur, n'est-ce pas ?...

« Wanda moralise, allez-vous dire ? Je m'excuse. C'est bien la première fois que je le fais avec vous ; vous savez à quel point je respecte la liberté d'autrui, mais, puisque vous m'avez confié votre cause, n'est-ce pas mon devoir de diriger quelque peu votre cœur et votre volonté ? Puissé-je être bon pilote !

« J'ai reçu hier vos lettres mises à Rio, écrites sur le bateau. Grisez-vous de travail, d'oubli de vous, et rêvez un peu... le rêve donne de l'espoir ; il aide à vivre puisqu'il nous sort des mesquineries, des laidés, des hypocrisies et des méchancetés que, trop souvent, hélas ! nous rencontrons sur notre chemin.

« Au revoir, José, bien cher ami au cœur simple et tendre. Je vais, de ce pas, retrouver Anne-Marie, qui m'attend sur la plage. N'est-ce pas la meilleure façon d'être encore auprès de vous ?

« Je serre bien fort vos mains.

« WANDA. »

CHAPITRE V

— Vous êtes silencieuse, petite Anne-Marie ?

La jeune fille sursauta :

— Oui... pensez donc que je n'avais jamais vu la mer ! Que c'est beau, madame, que c'est beau !

— Vous n'avez pas fini de vous émerveiller, petite A-ïe. La mer est changeante et vous offrira chaque jour, que dis-je !... chaque heure un spectacle nouveau.

— Quel est ce grand bateau ?

— C'est un pétrolier. Il entre au port de Lorient chargé de mazout. Vous savez que beaucoup de navires marchent maintenant au mazout. On a supprimé le charbon. C'est plus économique, et cela présente, paraît-il, de grands avantages.

Anne-Marie parut ne pas avoir entendu ces derniers mots : il lui importait sans doute bien peu de savoir comment les bateaux marchent.

Allongée sur le sable fin, la tête appuyée sur son coude replié, elle ne détachait pas ses regards du large. La mer était houleuse. Les vagues venaient se briser sur les pointes de rochers qui encadraient la plage.

En face, l'île de Groix se détachait en une ligne sombre et nette. Quelques légers nuages blancs se formaient, apparaissaient, puis semblaient se fondre dans la profondeur du ciel.

Des barques de pêche mettaient des points mouvants sur l'écume onduleuse, et leurs voiles multicolores brillaient dans le soleil comme des ailes de papillons.

— Je voudrais tant m'en aller aussi sur un bateau, bien loin, bien loin !... dit Anne-Marie en soupirant et

si bas que sa compagne devina plutôt qu'elle n'entendit les paroles.

— Un jour viendra où vous ferez aussi de beaux voyages, répondit Wanda. A votre âge, il n'est pas permis de désespérer de l'avenir...

La jeune fille se redressa, souple dans sa simple robe de cretonne. Sa voix, ordinairement si douce, se fit rauque pour répondre :

— Mais je ne désespère pas, puisque je ne demande rien à la vie... je n'attends rien d'elle. Je vieillirai auprès de mes parents, cueillant de-ci, de-là, des joies toutes simples comme en ce moment, et...

— C'est surprenant, interrompit Wanda, comme les jeunes filles sont égoïstes en amour et comme elles nourrissent leur esprit de chimères !

— Je vous en supplie, ne m'accablez pas. Je vous ai confié une partie de ma détresse, une partie seulement, mais on croirait que vous lisez dans les pensées.

— Ce n'est pas bien difficile de lire dans la vôtre, dit Wanda en souriant. Je vois tout simplement que vous avez agi sans réfléchir assez, sans envisager toutes les faces d'une situation et que vous avez péché par excès de prudence, par manque de confiance aussi... Savez-vous si vous n'avez pas fait du mal, beaucoup de mal ?

Les yeux d'Anne-Marie s'embruèrent de larmes :

— Je n'ai eu qu'un but, madame, je le répète : éviter au contraire de faire souffrir.

Et après une hésitation :

— Vous voyez bien du reste qu'« il » n'a jamais cherché à me revoir... qu'« il » n'a pas répondu à ma lettre ! Il est parti sans demander d'autre explication...

— Ce que vous espériez sans doute, n'est-ce pas, inconséquente petite fille ? Mais lui aussi a sa fierté,

et il ne met jamais en doute la parole de ceux qu'il estime. Il a compris par vos lignes de rupture que vous ne l'aimiez pas, ou que vous ne l'aimiez plus. Pourquoi eût-il insisté ?

Anne-Marie sanglota, frissonnant, les épaules secouées.

Wanda laissa passer l'orage.

Elle se sentait un peu d'irritation et sa pitié n'allait pas à la jeune fille qui pleurait à ses côtés, mais elle s'élançait bien loin, vers une souffrance d'homme dont elle avait encore reçu l'écho le matin même.

Quelle peine pour elle d'être impuissante !

José... celui auquel elle eût voulu pouvoir donner le bonheur comme on cueille une fleur pour l'offrir en signe du don de son cœur !...

José aurait-il sa vie perdue par l'inconscience d'une petite fille ?

Et tout haut, Wanda acheva sa pensée :

— Il y a des coups portés, même involontairement, des coups qui sont parfois l'effet d'une bonne intention ; il y a des coups du sort qui, après avoir fait un mal que l'on croit inguérissable, transforment l'être en modifiant les pensées, les sentiments... des coups qui tuent l'amour...

Sur le silence de sa jeune compagne, ces mots tombèrent encore, cruels peut-être :

— Et ne serait-ce pas parfois à souhaiter !...

Les sanglots apaisés, c'étaient maintenant des larmes lentes qui coulaient sur les joues d'Anne-Marie. Alors, Wanda fut de nouveau touchée dans sa sensibilité compréhensive :

— Allons, ne pleurez plus, dit-elle. A quoi servent les accès de désespoir ! Tout s'arrange dans la vie d'une façon ou de l'autre. Venez, nous allons voir si le facteur est passé. Cela nous distraira. Ne sombrons pas dans la mélancolie ; on y perd ses forces.

Ce disant, elle entraîna la jeune fille vers la maison.

Anne-Marie, malgré elle, subissait la bonne influence.

Et puis, cette vie était si nouvelle pour elle !

Elle avait été heureuse de quitter momentanément son pays, sa famille. Elle sentait que ses parents lui en voulaient un peu. M. et M^{me} Gibois, qui, tout d'abord, avaient eu du mal à se faire au mariage de leur fille avec un artiste, déploraient maintenant les événements. Ils avaient cédé, croyant faire le bonheur d'Anne-Marie, espérant du reste qu'un jour ou l'autre José abandonnerait la carrière théâtrale, et ils n'avaient pas compris le changement d'attitude de la jeune fille.

Tout se sait, tout se commente dans les petits pays ! Et puis, à Baud les « partis » n'étaient pas nombreux ! M^{me} Gibois pensait que sa fille, désormais, ne pourrait plus se marier. Elle en était très attristée, et il avait fallu toute la douceur affectueuse d'Anne-Marie même pour remonter sa mère. L'invitation de Wanda avait fait une heureuse diversion.

Même en vacances, Wanda recevait chaque jour un grand courrier. Ce jour-là, dans le paquet de correspondance que lui remit le facteur, trois enveloppes portaient le timbre de Baud et étaient au nom de M^{lle} Gibois.

Et dans la grande pièce ouverte sur la mer par de larges baies, les deux femmes s'installèrent. Tandis que Wanda agrémentait sa lecture de réflexions, faisant part à sa jeune compagne de ce qui pouvait l'intéresser, Anne-Marie parut saisie d'une nouvelle préoccupation. Elle n'entendait pas les mots que lui disait Wanda et relisait sans cesse les lignes de Geneviève Darboy :

« MA CHÈRE ANNE-MARIE,

« Il n'y a aucune amélioration dans l'état de tante Clotilde. Je suis désespérée... ou plutôt j'étais désespérée jusqu'à ce matin. Je voyais ma vie brisée, obligée de devenir une vieille fille attachée à la boutique du « Petit Bon Marché », comme ma tante, ou bien être la femme de Yves Lordeau, auquel je me propose chaque jour de rendre sa parole. Mais je recule chaque fois devant son air de martyr !

« Il y a quelque temps, n'en pouvant plus, j'ai crié ma détresse à José, lui faisant part de mes intentions de fuite. Sa réponse m'arrive ; elle me surprend et me ravit. Sans discussion, sans reproches ni commentaires, il me dit qu'il me prend dans sa troupe. Il rentre en France. Je lui télégraphie un « oui » et un « merci », sans hésiter.

« Et tante ? demanderas-tu. On a décidé de la transporter chez le D^r Lordeau, qui va essayer d'un nouveau traitement, après une consultation avec un médecin spécialiste. Elle sera bien. Puis, sur le conseil même de ma future famille qui trouve que je n'y entends rien au commerce, ce qui est vrai, j'ai mis le « Petit Bon Marché » en vente.

« Je vais, du reste, te donner tous les détails de vive voix, car je vais passer le prochain week-end à Lorient-Plage. Nous arriverons en voiture, Yves et moi. J'ai dit à mon fiancé ma ferme résolution et que notre mariage serait tout au moins retardé... Il semble résigné et ne m'a pas fait, cette fois, les objections habituelles.

« A samedi donc. Dis à notre grande amie Wanda que je compte retrouver en elle un appui, un avocat, une aide... et aussi un professeur, car il va falloir que je redouble de travail...

« Malgré ton silence, je ne t'oublie pas et je t'embrasse affectueusement.

« GENEVIÈVE. »

— Tenez, lisez, s'écria brusquement Anne-Marie. Vous voyez bien que j'ai eu raison. C'est « elle » qu'il aime, oui, c'est bien elle : Geneviève ! Je le savais, je le sentais !... Il l'appelle, il la demande auprès de lui... ils sont bien faits l'un pour l'autre... Elle sera sa femme ; ils auront la gloire, le succès partout où ils passeront, car elle réussira... Ils seront heureux... Je souffre... Je souffre à la fois plus et moins maintenant, car si, par cette lettre, l'espoir qui malgré tout restait au fond de mon cœur est détruit, je sais au moins que mon sacrifice n'aura pas été inutile. Vous ne livrerez pas mon secret, n'est-ce pas, je vous en conjure ? Vous leur laisserez croire à tous les deux que je n'aime pas, que je n'ai jamais aimé José, afin que leur bonheur ne soit pas troublé d'un remords...

Wanda, interdite, ne sut d'abord que répondre.

— Je connais quelqu'un, ajouta Anne-Marie, qui souffrira encore plus que moi : c'est Yves... Pauvre Yves !...

Wanda, en des réactions qui lui étaient habituelles, ressentait une révolte contre les événements. Elle ne comprenait pas le revirement de José. Pourquoi venait-il troubler encore la vie de M^{lle} Darboy ? N'avait-il pas fait tout lui-même pour que Geneviève renonçât à son rêve déraisonnable ? Reniait-il son camarade Yves ? Cela semblait presque une trahison à son égard...

Il détruisait d'un trait de plume le travail de plusieurs mois !

Que signifiait cela ?

Voulait-il provoquer la jalousie chez Anne-Marie et l'obliger ainsi à dévoiler le fond de son cœur ?

Eh bien ! il avait réussi.

Mais n'aurait-il pu choisir un autre moyen ? Wanda était profondément émue de cette attitude, car, lorsqu'elle chérissait un être, elle souffrait de tout ce qui lui semblait diminuer la valeur morale de cet être.

Mais elle avait aussi l'habitude de ne jamais arrêter un jugement avant de connaître à fond tous les mobiles d'un acte. Elle pensa : « José m'a sans doute écrit une lettre explicative que je vais recevoir ces jours-ci. »

Alors, détournant, par un effort, sa pensée de l'absent, elle reporta son affectueuse attention sur la douleur présente :

— Petite Anne-Marie, vous avez votre façon d'aimer, n'est-ce pas ? Vous avez choisi le bonheur de l'« autre »... mais... l'avenir seul nous dira si vous avez eu raison, et si, hélas ! Geneviève ne va pas se brûler les ailes !

CHAPITRE VI

Le samedi soir, comme elle l'avait annoncé, alors que le soleil descendait à l'horizon en un radieux crépuscule, Geneviève arrivait, accompagnée d'Yves Lordeau.

Le dîner se passa bien, malgré le visage lugubre du jeune docteur. Wanda, avec son tact habituel, dirigea la causerie sur mille choses variées, évitant d'aborder des sujets intimes.

La soirée était douce. La maîtresse du logis proposa une promenade sur la plage après le dîner.

Comment la discussion fut-elle amenée ! Qui pro-



nonça le mot magique « bonheur » ? Les pensées, trop contenues dans les esprits, finissent par s'exprimer, et l'orage éclata :

— Le bonheur... dit Geneviève du ton affirmatif qu'elle prenait souvent, c'est pour moi la satisfaction immédiate des désirs.

— En ce cas, répondit Wanda, vous ne serez jamais heureuse, car les désirs naissent les uns des autres, et je vous rappellerai ce vieux proverbe que ma grand'mère se plaisait à citer dans le français déformé des paysans de mon pays : « Plus l'a le loup, plus veut l'avoir ».

Yves sortit de son mutisme pour dire :

— La conception de Geneviève pourrait être juste si elle n'avait que des désirs raisonnables, mais...

Wanda coupa la phrase :

— Et vous, Anne-Marie, quel est votre avis ?

— Mon bonheur, répondit la jeune fille en rougissant, c'est de vivre le plus simplement possible, ignorée de tous...

— Oui, mais vous oubliez une chose, reprit Wanda, c'est que vivre caché ne vous suffit pas : il vous faut aussi le bonheur de ceux que vous aimez.

— Bien sûr, s'exclama Yves, avec force cette fois, bien sûr que, pour être heureux, le bonheur de ceux qu'on aime est nécessaire, mais il faut que ce bonheur-là soit également le nôtre, et je ne comprends pas, par exemple, qu'en amour ce soit toujours le même qui fasse tous les sacrifices, tandis que « l'autre » ne sait que satisfaire ses caprices.

— C'est pour moi que vous dites cela, Yves, questionna Geneviève d'un ton brusque et provocateur. Elle s'était sentie piquée au vif, comme sous une insulte.

Yves eut un rire ironique :

— Votre question est un aveu, Geneviève. Eh bien !

oui, c'est pour vous ! J'en ai assez de souffrir. Je vous croyais revenue à de meilleurs sentiments... J'avais cru que la maladie de votre pauvre tante vous avait fait comprendre votre devoir, et voilà que vos lubies vous reprennent ! Le théâtre ! Le théâtre ! Mais je ne veux pas, vous entendez, je ne veux pas que vous partiez... J'ai écrit à José pour lui interdire de vous engager. Il m'avait promis... Mais j'ai des droits, Geneviève, puisque vous m'avez donné votre parole.

— Vous parlez comme si vous étiez jaloux...

— Et quand cela serait !

— Non, non, vous n'avez aucun droit sur moi, comme vous le prétendez, et vous ne m'empêcherez jamais de faire ce que je veux...

— Geneviève, vous ne m'aimez pas !... M'avez-vous jamais aimé ?

La jeune fille s'arrêta devant lui, droite, belle, souriante maintenant, sûre du pouvoir qu'elle pensait exercer sur cet homme qui jusqu'alors lui avait toujours cédé, elle déclama :

— « Et vous aimez les gens pour leur faire querelle »... comme a dit Molière.

— Encore de la littérature ! Vous n'êtes qu'une pédante et vous n'avez pas de cœur... Adieu !

Et sans que même Wanda ait pu prévoir le geste, Yves s'enfuit à grands pas.

Les trois femmes voulurent le suivre, mais, malgré leur hâte, elles se conduisaient mal dans la nuit, et elles glissaient sur le sable humide.

— Laissez-le, c'est une plaisanterie, dit Geneviève.

Mais elles entendirent soudain le bruit d'une voiture dont le moteur était mis en marche et qui démarrait. Lorsqu'elles arrivèrent à la villa, elles aperçurent seulement la lumière des phares qui disparaissait au tournant de la route.

— Vous l'avez froissé, Geneviève, dit Wanda sur un ton de reproche

Et comme M^{lle} Darboy haussait les épaules, ne trouvant rien à dire pour sa défense, M^{me} Tchékov dit avec tristesse :

— Allons, il est tard, ce n'est pas l'heure des discussions. Reposez-vous toutes les deux. Demain, nous aviserons.

Geneviève devait partager la chambre d'Anne-Marie, où un second lit avait été dressé.

Wanda les quitta sur le seuil. Elle savait bien que le sommeil la fuirait ; aussi elle alla s'asseoir sur la terrasse, voulant profiter du spectacle de la nuit splendide, en solitaire, dans un colloque réconfortant avec les étoiles lointaines et les voix mystérieuses de la nuit.

Mais il était dit qu'elle ne pourrait être au calme. Bientôt d'autres voix parvinrent jusqu'à elle : celles de Geneviève et d'Anne-Marie qui paraissaient discuter.

— Pourquoi fais-tu cela, Geneviève ?

— Laisse-moi tranquille, A-ïe. Nous avons cent fois traité cette question. Rien ne me fera changer de décision ; on croirait que tu m'en veux, toi aussi ? Je sens l'hostilité de tous autour de moi !

— Ecoute, Geneviève, ne te pose pas toujours en victime. Tu n'es pas la seule à souffrir, je t'assure.

— Evidemment ! Je sais que tu n'es pas encore consolée de l'abandon de José... Mais tu ne vas tout de même pas dire que c'est de ma faute ?

— Tu ne l'as pas fait exprès, certes, mais c'est tout de même à cause de toi...

Anne-Marie sentit des larmes l'étrangler. Elle essaya encore de prendre sur elle, mais cette fois les nerfs furent plus forts que sa volonté. Les créatures d'apparence faible et résignée ont parfois de

violentes réactions. Anne-Marie laissa sa révolte éclater :

— Et puis, moi aussi, comme Yves, j'en ai assez de toujours passer pour la sacrifiée, la délaissée, la petite fille sans importance. Tu n'as donc pas compris, Geneviève, que c'est moi, moi seule, entends-tu, qui n'ai pas voulu épouser José, et cela non pas parce que je ne l'aime pas, mais parce que je pensais, je croyais... je sentais qu'il aurait été malheureux avec moi...

— C'est toi qui as rompu ? s'exclama Geneviève. Pourquoi as-tu laissé croire le contraire ?

Anne-Marie regarda son amie bien en face :

— Je te répète, dit-elle, que je me trouvais indigne de lui, et puis... et puis... j'ai pensé... enfin, toi...

— Tu as cru que je voulais te le prendre ?... que je l'aimais aussi !

Le regard d'Anne-Marie se durcit :

— Oui, dit-elle avec force.

Et comme Geneviève, sous le choc de cette accusation, ne répondait pas, semblant perdue dans un rêve, Anne-Marie continua :

— Oh ! je ne t'en ai pas voulu. C'est normal. Ce que tu appelles « ta vocation » t'attire vers lui. Et lui ! Tu vois bien qu'il ne peut t'oublier, puisqu'il t'engage... Tu es artiste, Geneviève...

Geneviève se taisait toujours.

— Tu ne dis rien. Tu ne te défends pas ! Oh ! j'ai bien senti que tu n'es plus la même avec moi... Au fond, tu devais te réjouir de ma rupture avec José, et tu n'osais l'avouer. Mais Yves, qu'en fais-tu ? Tu ferais mieux d'être franche, Geneviève, au nom de notre ancienne amitié. Avoue donc... Tout est préférable à l'hypocrisie, même la plus grande souffrance, et au moins je serai sûre que mes efforts auront servi à quelque chose...

Geneviève ressemblait à une statue pétrifiée.

Puis soudain, s'animant de toute la violence et la fougue de sa nature, elle saisit les mains de son amie et lentement, scandant les syllabes :

— Tu aimes toujours José, n'est-ce pas ?

— Je suis la femme d'un seul amour... Oui, je l'aime, jamais je n'en épouserai un autre, et...

— Mais alors, tu es ridicule, et je ne te comprends pas.

Anne-Marie se cacha le visage entre les mains. Elle était anxieuse et mécontente d'elle. A quoi servaient ces confidences, ces regrets, cette discussion ?

Geneviève, toujours lentement, avec calme et force à la fois, ajoutait :

— Je te jure que je n'ai jamais eu la pensée de te disputer le cœur de José. J'ai été déçue, vexée, de me sentir « lâchée » — c'est le mot — par vous tous, après que j'avais eu tant d'espoir. Je sentais que vous profitiez de l'état de tante pour me faire oublier mes rêves. Moi aussi j'ai fait effort pour changer... Cette demande de José réveille en moi les plus puissants attraites, mais tu peux être sûre, sûre, A-ïe, entends-tu, que je ne pense à rien d'autre qu'au théâtre, et que...

— Mais lui, lui, Geneviève, si c'est toi qu'il aime?...

— Que les jeunes cœurs amoureux sont donc peu perspicaces, dit soudain une voix grave et douce, tandis que le visage souriant de Wanda apparaissait à la fenêtre ouverte auprès de laquelle les jeunes filles conversaient. Il faut que ce soit une vieille amie comme moi qui leur montre la vérité. Ce n'est pas de ma faute si je suis indicrète : toutes vos paroles m'arrivaient aux oreilles. Et si je n'intervenais pas, vous passeriez une nuit blanche à « couper les cheveux en quatre » sans aucun résultat. Recevez-moi quelques instants ; je fais le tour,

car je ne puis sauter pas la fenêtre, et vous « allez m'ouvrir la porte, pour l'amour de Dieu », chantonna-t-elle plaisamment.

Et ce fut encore une fois le calme qui revint avec la présence de Wanda. Elle dévoila le grand amour désespéré de José ; elle expliqua les choses comme elles s'étaient passées, découvrant à Anne-Marie étonnée les trésors de tendresse et de dévouement de cet homme, sa grandeur d'âme, son chagrin... Elle cita des phrases entières de ses lettres. Les savait-elle donc par cœur ?

Cet amour de celui qu'elle-même aimait toujours dans le secret de son âme, à la fois comme une mère qui s'oublie, comme une amie qui comprend, comme une femme aussi... cet amour, elle le présentait tout palpitant à la jeune fille, comme une gerbe de fleurs embaumées, magnifiques... mieux, mille fois mieux, que José n'eût su le faire lui-même !

Elle sut trouver les mots, les intonations, puisqu'elle plaidait pour le bonheur de celui sans le bonheur duquel elle-même ne pouvait être heureuse.

Et comme elle ne pouvait, ni ne voulait, montrer José différent de ce qu'il était, elle parla aussi de ses faiblesses, de ses défaillances d'homme :

— Voyez-vous, petite fille, vous avez placé José beaucoup trop haut et vous vous en êtes crue indigne. Il n'y a pas de dieux parmi les hommes, mais seulement des hommes honnêtes, loyaux, intelligents et sensibles... il y a surtout des hommes qui plaisent et qu'on aime : ils ne diffèrent des autres que par la qualité de notre amour, de l'amour que nous leur donnons. Je ne voulais vous ouvrir les yeux qu'avec la certitude de cette qualité d'amour. C'est fait et votre erreur est réparable. José rentre en France, vous vous reverrez bientôt et tout s'arrangera, petite A-ïe trop scrupuleuse et craintive !

Comme ils brillèrent maintenant, les pauvres yeux de pervenche ! Comme ils brillèrent d'espoir, de confiance et de joie !

Anne-Marie ne pouvait mettre en doute la parole de Wanda. Elle ne savait que dire et prononçait des mots sans suite, en essuyant ses larmes.

Geneviève avait écouté en silence, debout devant la fenêtre. Sa silhouette se détachait splendide. Elle avait la tête tournée vers le ciel plein d'étoiles.

Wanda — était-ce volontairement ? — semblait avoir oublié sa présence, mais ses regards l'enveloppaient de temps à autre comme si elle voulait insuffler à cette âme fermée une conscience haute et vraie.

Cependant Anne-Marie, se rappelant que son amie souffrait, eut un élan :

— Geneviève, dit-elle. Pardonne-moi d'avoir douté de toi. Je ne l'ai fait que parce que je doutais aussi de moi-même et que je me suis fiée à des apparences. Je croyais bien agir en disparaissant pour te céder la place... Crois-moi, je suis toujours ton amie. Nous ne t'abandonnerons pas, n'est-ce pas, Wanda ?

Wanda eut une expression de tristesse et d'inquiétude.

Puis, doucement, en cherchant le regard de Geneviève, elle dit :

— Mais bien sûr que nous ne l'abandonnerons pas ! Si elle persiste dans son idée, je l'accueillerai chez moi, cette future grande artiste, et ne la laisserai pas seule dans ce terrible Paris. Apès tout, vous avez peut-être raison, Geneviève, on ne sait jamais. Personne ne connaît l'avenir !

Puis elle s'avança vers Geneviève dont les yeux sombres continuaient à se détourner :

— Cependant, n'oubliez pas, Ginette, qu'il y a Yves Lordeau. Ne bâtissez pas sur des ruines ! Si vous

ne devez pas l'épouser, sachez le guérir doucement... Vous lui avez déjà fait tant de mal !

Geneviève passa la main sur son front :

— Oui, murmura-t-elle, comme se répondant à elle-même, il y a Yves... plus que je ne le pensais...

— Allons, couchez-vous, mes enfants, et dormez tard demain matin, ou plutôt aujourd'hui, car minuit sont sonnés depuis longtemps.

Peu après, tout reposait dans la villa.

Dans le sommeil mystérieux, les cœurs s'en allaient à la recherche de forces nouvelles pour lutter, souffrir... aimer encore... Les cœurs battaient dans les poitrines, inconscients de leur vie, tandis que l'océan infatigable roulait, roulait ses vagues sur les galets et les rochers, berçant de sa chanson le sommeil des hommes.

CHAPITRE VII

Geneviève passa le dimanche à Lorient-Plage. Quelques amis parisiens de Wanda arrivèrent : un ménage d'artistes et deux jeunes étudiantes auxquelles M^{me} Tchékov s'intéressait et qu'elle aidait.

Il fallut donc que chacun gardât pour soi ses soucis, ses joies, ses espoirs, et l'on vécut une journée pleine de soleil, de jeux sur la plage, de rires et de gaieté.

La nature est toute-puissante sur les misères humaines.

Cependant, Geneviève, malgré l'insistance de Wanda et d'Anne-Marie, voulut absolument partir dès le lundi matin : de Lorient, un autocar pouvait la mettre à Baud en deux heures :

— Je reviendrai dimanche prochain, dit-elle. Pour l'instant, je ne tiens pas en place. Je pense à mes

projets, à ma tante dont l'esprit toujours lucide va se tourmenter... Je pense aussi à Yves, ajouta-t-elle en s'adressant à Wanda. Il est parti si précipitamment... Au fond, je ne suis pas méchante, et c'est le plus souvent ma seule volonté qui contient les élans que je qualifie de faiblesse...

Elle partit donc. Wanda voulut aller la conduire jusqu'à l'autocar :

— J'en profiterai pour faire visiter ma voiture par un bon mécanicien : mon moteur a, je crois, besoin d'une revision.

Et Geneviève se trouva seule, assise à côté de quelques voyageurs dont le bavardage ne la distraignait pas de ses pensées. Le trajet lui parut très long. Elle ne pouvait fixer son attention ni sur un livre, ni sur le paysage... Elle était obsédée par des idées fixes : c'étaient des scènes entières de théâtre qui se déroulaient dans son esprit... puis, elle voyait sa tante lui sourire tristement, immobile dans son lit de paralytique, tandis que les dernières paroles d'Yves sonnaient à ses oreilles : « Vous n'êtes qu'une pédante ! »

Pourquoi était-il parti ainsi ? Elle avait bien cru qu'il serait revenu le dimanche ; toute la journée, elle l'avait attendu, guettant toutes les voitures qui passaient dans la petite route conduisant à la villa...

Pauvre Yves !

Pourquoi donc était-il impossible d'aimer et de vivre à la fois !

Et Geneviève voyait un abîme devant elle.

Enfin, l'autocar stoppa sur la place de l'église. La jeune fille sauta lestement et se dirigea vers la maison du D^r Lordeau.

Elle n'eut pas besoin de sonner ; la porte s'ouvrit, laissant voir M^{me} Lordeau, surprise :

— Vous avez pris l'autocar ! La voiture est donc en panne ? Où est Yves ?

Geneviève se troubla et se sentir pâlir.

— Je croyais Yves revenu, dit-elle.

Et, en hâte, elle expliqua qu'après une petite discussion son fiancé était parti le samedi soir même, qu'elle avait cru à une légère bouderie et que, ne le voyant pas revenir le dimanche, elle était persuadée qu'il était rentré.

M^{me} Lordeau était bouleversée. Son cœur de mère s'inquiétait :

— Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé, répétait-elle.

— Il a peut-être pris la direction de Paris, risqua Geneviève.

— Il m'eût prévenue par dépêche...

— Il a peut-être écrit seulement et la lettre a été retardée ?

Le silence tomba entre les deux femmes également angoissées.

L'anxiété de Geneviève se doublait de remords.

— Allez voir votre tante, dit M^{me} Lordeau, et nous aviserons avec mon mari.

M^{lle} Miroulet avait été installée dans le petit salon d'attente du rez-de-chaussée, pièce qui ne servait presque jamais. La fenêtre ouvrait sur le jardin, et la pauvre malade pouvait voir les arbres, recevoir le soleil. La sœur des Anges s'occupait d'elle.

Geneviève, le cœur serré, embrassa le pauvre visage ridé :

— Tante, j'ai bien du chagrin, dit-elle.

Elle pleura, comme une petite fille, certaine que sa tante l'aimait, la comprenait, bien qu'elle ne pût répondre. Toutes les souffrances se rejoignent au creuset où s'épurent les consciences, où se fortifient les âmes.

Où était Yves ?

Lorsque, déchiré dans son amour et dans son orgueil d'homme, il s'était enfui de la plage, il n'avait aucune idée, aucun projet. Il agissait par réflexes, ne sachant où il voulait aller, désirant en même temps fuir Geneviève et retourner vers elle.

Il conduisait sa voiture inconsciemment. Il roula très vite d'abord, puis ralentit sa marche. La route étroite avait des tournants brusques. A mesure qu'il s'éloignait, Yves se sentait de plus en plus las et triste. Vingt fois il eut envie de faire demi-tour, mais il fit appel à son énergie. Il se dit :

— Je trouverais maintenant tout le monde endormi et ne serais pas plus avancé. Je vais coucher à Lorient, et demain matin je...

Il n'eut pas le temps d'achever sa pensée : d'un petit chemin, un cycliste attardé débouchait. Pour l'éviter, Yves donna un brusque coup de volant et s'en alla heurter violemment le talus d'un champ. La voiture fut renversée dans le fossé. La tête du jeune homme frappa contre le volant : il ressentit en même temps une violente douleur à la jambe droite, et il s'évanouit.

Le cycliste, qui avait eu grand peur, fit des signes à une autre voiture qui arrivait. Deux hommes en descendirent :

— Ah ! c'est vous, docteur, dit le cycliste. Quelle chance !

C'était, en effet, un médecin de Lorient qui avait été appelé d'urgence auprès d'une malade et qui rentrait tardivement.

Avec précaution, le blessé fut dégagé. Sa jambe, qui avait été serrée entre la banquette arrachée et la portière, était fracturée. Yves reprit connaissance à demi, mais il souffrait beaucoup et ne se rendait pas compte de ce qui lui était arrivé. Ce n'est que

deux heures plus tard, dans une petite chambre de l'hôpital où on l'avait transporté, que les faits lui revinrent avec précision et qu'il put donner son identité.

Alors, lorsqu'il fut plus calme, l'infirmière lui demanda :

— Qui faudra-t-il prévenir de votre accident ?

— Personne, répondit-il. Je ne veux inquiéter personne pour le moment...

Pour lui-même, il ajouta :

— J'ai deux jours pour réfléchir...

Il se disait, en effet, que sa mère, le croyant à Lorient-Plage pour au moins jusqu'au lundi, ne se tourmenterait pas, et que Geneviève... ah ! il ne savait pas ce que penserait Geneviève !...

Et voici maintenant qu'il avait peur que son accident n'éveillât en elle des remords, qu'elle s'accusât d'en être cause... Car, même si elle ne m'aime pas, songeait-il, elle doit avoir un peu d'affection pour moi... Que j'ai été stupide et lâche de fuir ainsi !

Il se donnait tous les torts, ne pensant même pas qu'il était là, immobilisé pour plusieurs semaines... Il ne sentait plus ses souffrances !...

Mais il ne put dormir, et il eut de la fièvre toute la journée du dimanche.

Le chirurgien, qui avait réduit la fracture, heureusement très nette, du tibia, resta longtemps auprès de lui. Il lui parla de Paris, de sa vie d'étudiant ; ils se trouvèrent quelques relations communes. Yves fut ainsi un peu distrait, et, bien qu'il ne fit pas de confidences précises, le docteur, habitué à pénétrer autant les souffrances morales que les douleurs physiques, devina la peine intime et essaya d'occuper les pensées de son malade par des détails !

— Je me suis permis de faire enlever votre voiture par le « Garage Central », lui dit-il ; elle est à

l'hôpital comme vous, et elle a plusieurs pattes cassées... plus que vous! Quand vous serez mieux, vous donnerez des ordres pour les réparations si vous le jugez bon.

Et le lundi, Wanda, après avoir vu s'éloigner l'autocar qui emmenait Geneviève, arrivait au « Garage Central » pour faire examiner son moteur. La première chose qui lui frappa les yeux, ce fut cette « pauvre auto cassée ». Tout de suite, elle lut le numéro et reconnut la voiture d'Yves Lordeau. Tremblante d'émotion, elle alla trouver le patron du garage, le questionna anxieusement après s'être nommée et présentée comme une amie de la famille.

Elle apprit ainsi l'accident survenu au fiancé de Geneviève et demanda où le jeune homme était soigné.

Une heure après, elle était auprès de lui...

— Mais c'est un miracle ! répétait Yves, heureux de voir M^{me} Tchékov et n'en croyant pas ses yeux, un vrai miracle !

Wanda expliqua ce « miracle » :

— Simple coïncidence, comme vous voyez, conclut-elle.

« Vous auriez pu aussi bien mettre votre voiture dans un autre garage, et alors...

« Alors, j'aurais reçu la lettre que, certainement, vous m'auriez écrite: cela eût fait vingt-quatre heures de retard, voilà tout !

— Comme vous savez reconforter ! Dès que vous arrivez, c'est tout l'espoir qui revient... Parlez-moi de Geneviève, Wanda, je vous en conjure !

Et cette femme, si admirablement compréhensive, sut à la fois l'encourager et le préparer à toute éventualité, puisqu'elle ignorait elle-même ce que l'avenir allait décider pour Geneviève. Elle fit pour Yves ce qu'elle avait fait pour José.

— Et maintenant, il faut vite écrire à votre mère. Geneviève est rentrée : on va s'inquiéter là-bas.

Yves écrivit.

En quittant l'hôpital, Wanda mit à la poste une dépêche pour M^{me} Lordeau, et elle glissa dans la boîte aux lettres deux enveloppes qui devaient contenir le cœur même du jeune homme.

La dépêche parvint à Baud dans la soirée, au milieu d'une pénible discussion.

Comment les parents d'Yves, qui devinaient et sentaient bien des choses, eussent-ils pu garder le silence vis-à-vis de leur future belle-fille, en ces heures d'inquiétude ?...

M^{me} Lordeau, qui, en vraie maman, ne songeait qu'au bonheur de son fils, ne craignit pas de dire à M^{lle} Darboy ce qu'elle pensait de son attitude :

— Ma pauvre petite, ne voyez pas en moi la belle-mère jalouse et insupportable. Je ne crains pas tant pour Yves un profond chagrin, une déception d'amour, qu'une vie manquée... Pour vous aussi du reste !... Si vous devez persister dans vos folles idées, laissez Yves... partez... Nous garderons votre tante...

— Madame, madame, ayez pitié de moi !... Depuis deux jours, je ne sais plus où j'en suis... je souffre, si vous saviez !

— Et moi ! Croyez-vous que je ne souffre pas ? Qu'a-t-il pu arriver à mon enfant ? Où est-il ? Ah ! vous aurez fait notre malheur à tous !

Le docteur, lui, était moins sévère. Il comprenait mieux ; ce mariage ne lui avait été jamais très agréable à envisager, mais il n'attachait pas autant d'importance que sa femme aux choses sentimentales.

Geneviève, à travers ses larmes, murmura :

— Et moi, crovez-vous que je sois heureuse !

C'est à ce moment que le télégraphiste apporta la dépêche de Wanda rédigée en ces termes :

« Ne vous tourmentez pas : Yves va bien, lettre suit. »

C'était bien un peu mystérieux, cette dépêche, venant de Lorient, mais il était normal de songer que le jeune homme avait erré dans les environs et, ne pouvant plus résister à son amour, était revenu à la villa de Lorient-Plage.

La maman, rassurée sur le sort de son enfant, cessa ses reproches. Le docteur retourna vers ses malades, et Geneviève alla s'asseoir au pied du lit de sa tante... Elle attendait une lettre d'Yves... elle ne doutait pas qu'il lui écrirait et que de cette lettre dépendrait son sort.

Ses pensées prenaient maintenant un autre tour. Elle éprouvait un grand besoin de repos, comme si elle venait de mener une vie tumultueuse. Elle regardait sa tante Clotilde, presque immobile depuis déjà tant de semaines et qui ne pouvait plus qu'articuler péniblement quelques syllabes. Elle se rappelait son activité, sa vivacité, sa bonne humeur. Pauvre tante à qui elle, petite orpheline, devait tout ! Et allait la quitter volontairement pour toujours, sans doute !

Et pourquoi ?

Tout quitter pour un amour serait encore compréhensible, excusable... Mais quitter tante Clotilde serait aussi s'éloigner de l'amour, de ce grand amour qu'Yves lui avait voué, lui prouvait chaque jour.

Et voici qu'elle pensait qu'il ne voulait peut-être plus la revoir et qu'il lui marquait ainsi la rupture... Pourquoi restait-il chez Wanda ? Pourquoi, maintenant, n'accourait-il pas ? Que signifiait ce télégramme ?

Le cœur de la mère en avait été rassuré... celui de la jeune fille s'en tourmentait...

Alors, elle se rendit compte que son fiancé faisait partie de sa vie, bien plus qu'elle ne se l'était imaginé, et elle sentit que, si elle le perdait, non seulement elle aurait une peine immense, mais que la vie n'aurait plus pour elle aucun sens.

C'était donc cela, l'amour ?

Elle n'avait plus qu'une idée, un désir, une volonté : le revoir pour connaître sa pensée, le revoir pour s'entendre dire qu'il ne lui en voulait pas, le revoir pour la seule joie de le sentir à ses côtés, vivant, plein de douceur et de tendresse.

Elle dormit mal. Le lendemain, dès le matin, elle guetta le facteur.

Comme elle tremblait en décachetant l'enveloppe sur laquelle l'écriture d'Yves dansait devant ses yeux ! Comme son cœur battait !... Plus rien ne comptait pour elle à cette minute que l'amour d'Yves, cet amour qu'elle avait tant dédaigné !...

« Ma chère, bien chère Geneviève, avait écrit Yves, je suis couché dans un lit d'hôpital, loin de ma famille, loin de ma maison, loin de vous... C'est de ma faute et j'ai bien mérité cette pénitence ! Si je n'étais pas parti en colère samedi soir, cela ne me serait pas arrivé. Eh ! oui, j'ai voulu éviter un cycliste et je suis allé embrasser le mur. C'était bien dur, je vous assure. Enfin, mes blessures auraient pu être encore plus graves et je crois que, dans quelques semaines, il n'y paraîtra plus. Je vous demande, Geneviève, de bien rassurer ma mère, et aussi mon pauvre papa, qui doit avoir bien du travail tout seul avec ses malades ! Et puis, venez vite me voir. Si je ne peux pas marcher, je peux bavarder tant que je veux, et j'ai une foule de choses à vous dire.

« Venez avec tout votre sourire ; apportez-moi un

visage heureux, puisque je vous promets de ne plus être méchant, de ne plus vous faire de peine.

« Ecoutez bien ceci, ma Geneviève : je ne vous tourmenterai plus. Faites ce que vous voulez et suivez la vocation qui vous attire. Vous avez raison : de quel droit vous imposerais-je une volonté autoritaire ? Si je vous aime, ce n'est pas pour faire de vous une sacrifiée, une victime. En somme, vous ne m'avez jamais menti, et c'est moi qui ai tort !

« Seulement, vous ne pouvez m'empêcher de vous aimer et de vous attendre tant qu'il le faudra. Je reste votre fiancé et votre grand ami tant que vous ne m'aurez pas dit : j'en aime un autre et je l'épouse. Si vous avez de la volonté, moi j'ai bien le droit d'avoir de la patience, n'est-ce pas ? Venez donc sans crainte, je ne vous importunerai plus, mais j'ai besoin, pour guérir plus vite, de votre sourire et de votre main dans la mienne.

« Pardon, si je vous ai blessée, chagrinée, ennuyée : je mets l'amour grondeur à la porte pour conserver dans mon cœur l'Amour tout court, avec un grand A, celui fait de confiance, d'estime, d'admiration, de tendresse et de dévouement absolu.

« A demain, n'est-ce pas ?

« Soyez heureuse : votre Yves sera heureux de votre bonheur. »

Geneviève eut l'impression, en terminant la lecture de cette lettre, que tout le soleil entraît dans sa poitrine. Elle se sentit libre, libérée de chaînes invisibles. Un besoin d'expansion la saisit, des élans de tendresse, une exaltation entière la poussèrent d'un irrésistible élan dans les bras de M^{me} Lordeau, qui, elle, pleurerait d'angoisse, car elle se demandait si son fils ne lui cachait pas la vérité et si les blessures n'étaient pas plus graves qu'il ne le disait.

— Mais non, madame, il est bien, vous verrez ; il nous réclame, partons, partons tout de suite.

— Quelle hâte de le voir, Geneviève ! Je ne vous reconnais plus. Allons, préparez-vous : l'autocar part dans une heure.

Qui dira jamais les complications d'un cœur humain ! Qui connaîtra les rebondissements infinis de la pensée ? Qui pourra jamais répondre de ses réactions devant l'amour !

Geneviève était radieuse.

Lorsqu'elle entra derrière M^{me} Lordeau dans la petite chambre où Yves était immobilisé, son fiancé, malgré ses efforts, sa volonté et son amour, éprouva comme une détresse qui le fit presque défaillir :

« Comme elle porte dans toute sa personne la joie de sa délivrance ! » songea-t-il.

La jeune fille respecta l'étreinte maternelle. Puis, tandis que M^{me} Lordeau s'entretenait avec l'infirmière, Geneviève s'approcha du blessé ; elle posa son regard ardent sur le visage pâle d'Yves qui lui souriait, mais dont les yeux demeuraient tristes. Puis, se penchant afin de n'être entendue que de lui, elle dit :

— Yves, merci, merci de toute mon âme de votre bonne lettre. Dépêchez-vous de guérir, car je veux que notre mariage ait lieu avant l'hiver...

Yves tendit les mains :

— Non, non, Geneviève, ne me faites pas de sacrifice, je vous en conjure. Maintenant, ce serait pour moi la pire des souffrances...

— Mais qui parle de sacrifice... Je vous aime, Yves. J'ai compris mon amour en croyant vous avoir perdu...

Leurs mains demeurèrent unies, et M^{me} Lordeau, qui avait suivi de loin la petite scène rapide, comprit aussi que son enfant avait enfin trouvé le bonheur.

CHAPITRE VIII

LES CHIMÈRES S'ENVOLENT

C'était le jour du vernissage du Salon d'Automne. La foule envahissait le Grand Palais.

Lentement, dans les salons, les groupes avançaient, parfois compacts devant certaines toiles. La réputation d'un tableau ou d'une statue courait comme un feu follet, réputation née soit du nom de l'artiste déjà connu, ou par la nouvelle et mystérieuse éclosion d'un vrai talent.

Malgré la mode, malgré le snobisme, malgré l'esprit d'arrivisme, les grandes œuvres de l'esprit et du cœur finissent par s'imposer. Certaines vont leur chemin lentement, guidées par un travail aussi tenace que modeste. D'autres, au contraire, éclatent brusquement dans le monde comme un coup de tonnerre.

Ce jour-là, la foule poussée par un instinct indéfinissable se tassait devant une statue placée dans un angle de la grande salle du rez-de-chaussée : c'était l'œuvre du sculpteur Wanda Tchékov, œuvre qui portait ce nom : *Les Chimères...*

Elle représentait une femme drapée d'une tunique, les mains crispées sur les bras du fauteuil dans lequel elle est assise. Le buste droit est appuyé au dossier. La tête se porte légèrement en avant. Les traits sont contractés. La bouche est marquée d'un pli d'amertume. Les yeux fixes ont une expression douloureuse. Perché sur le haut du fauteuil, les ailes étendues au-dessus de la tête de la femme, est une sorte de vautour, ou plutôt un oiseau imaginaire sans forme, sans

nom bien défini. Le bec acerbe s'enfonce dans la nuque de la femme... de la femme dont on sent tout l'être tendu dans un effort violent pour se dégager de cette emprise.

Il y a une puissance d'action, un mouvement d'une âme violente, malgré l'immobilité de l'attitude. On voit réellement la créature qui semble prisonnière se dépêcher de la bête mauvaise, se lever, marcher...

C'est une œuvre saisissante.

On la regarde. On s'en éloigne. On y revient. On ne peut en détacher les regards. Et l'on s'en va, bouleversé !

Sur le socle de la statue sont écrits ces mots :

« Les chimères sont des oiseaux qui volent autour des cervelles... »

Voici l'heure où passe le jury. La foule s'écarte pour le laisser approcher.

Mais un couple reste le plus près possible de la statue : c'est José Crisor qui serre contre lui Anne-Marie Gibois... la petite A-ïe, jolie, élégante dans un simple costume tailleur, un renard argenté autour du cou.

Ils ne parlent pas. Ils regardent l'œuvre de Wanda... Wanda leur grande amie si bonne qui fut leur providence !

Les beaux yeux de pervenche d'A-ïe n'expriment plus de farouche inquiétude mais une grande tendresse confiante.

Les membres du Comité, après avoir beaucoup contemplé *Les Chimères*, après avoir émis des avis, discuté, réfléchi, tombèrent enfin d'accord. On entendit une voix dire :

— Une médaille d'or est accordée à M^{me} Wanda Tchékov.

Il y eut des applaudissements, des murmures. Puis quelqu'un réclama l'artiste. Peintres, statuaires, jour-

nalistes, tous la cherchaient pour la féliciter, l'interviewer...

Ce fut en vain : Wanda n'était pas là !

Alors, José, d'un seul élan, prit la parole : il loua la vie laborieuse, le grand cœur, le véritable génie de Wanda. Il parla de sa modestie :

— C'est nous, ses amis, qui l'avons obligée à exposer, dit-il ; elle ne voulait pas. Elle tient à vivre ignorée de tous, mais le soleil peut-il rester dans l'ombre ?

Un souffle d'enthousiasme passa sur la foule.

Puis, les gens s'éloignèrent, se dispersèrent. José se sentait profondément ému. Anne-Marie avait les yeux pleins de larmes.

— José, dit-elle soudain, oublierez-vous jamais que je vous ai fait tant de peine...

— Ne parlez plus de cela, petite A-ïe. Ne rappelez pas les chimères. L'amour doit être éprouvé pour bien se connaître, nous en avons déjà fait l'expérience. Allons vite retrouver notre amie dans sa solitude et lui porter la bonne nouvelle.

Wanda les attendait dans sa petite maison d'Auteuil.

Elle avait dressé un coquet couvert dans son atelier et fait préparer les mets préférés des jeunes fiancés. Depuis qu'elle avait tant souffert, tant travaillé au bonheur de José, son amour s'était peu à peu transformé ; il n'avait plus guère que la tendresse d'une maman et le charme de l'amitié, et elle était plus heureuse, plus fière de ce bonheur auquel elle avait aidé que de son œuvre exposée à l'admiration du public.

Le timbre de l'entrée résonna :

— C'est nous, Wanda ! Vous avez la médaille d'or ! Elle se laissa embrasser, féliciter.

Puis on se mit à table :

— J'ai une lettre de Geneviève, dit-elle. Yves a pu

rentrer à Baud, et sa jambe est en voie rapide de guérison.

Et ce fut une douce causerie où toutes les pensées s'exprimèrent et les sentiments se précisèrent : José ainsi qu'Anne-Marie avaient tant besoin de franchise ; il leur semblait que jamais ils ne mettraient assez leurs impressions au grand jour !...

— Oui, si j'ai écrit cet appel à Geneviève, c'est dans un sentiment d'égoïsme, dit José... dans un besoin de me rattacher à la vie, oubliant que je travaillais ainsi contre mon ami Yves, auquel j'avais promis de détourner Geneviève de son idée... Puis aussi, comme on se cherche toujours des excuses et qu'en réalité on en a, puisque dans nos pauvres cœurs le bien et le mal se livrent toujours un acharné combat, je me disais qu'après tout il n'y avait pas de raison pour sacrifier Geneviève et ses goûts...

— Et voici que d'elle-même elle choisit la vie simple, dit Wanda.

— Le sacrifice n'est pas douloureux, Wanda, croyez-moi. Moi aussi, je vais quitter le théâtre et sans regret. Pourtant, vous savez combien j'aime mon métier. Mais en somme l'art, la beauté, ne nous abandonnerons pas, eux, pour cela, et dans ma nouvelle vie, je saurai leur donner une large place.

— Alors, c'est décidé, vous vous installez en Bretagne ?

— Oui, j'achète le vieux manoir de Kervro, qui se trouve à deux kilomètres environ de la petite ville de Baud. Je vais devenir un « gentleman-farmer ». Puis, nous voyagerons beaucoup, n'est-ce pas, Anne-Marie ? Et pendant la belle saison nous organiserons des fêtes, des représentations populaires. Geneviève aura ainsi le moyen de réaliser ses dons magnifiques tout en restant la femme honorable du D^r Lordeau. Que de belles heures d'étude et de joie en perspective !

Que de bien à faire ! Et vous savez, cela, c'est une idée de ma petite fiancée...

Wanda tendit par-dessus la nappe la main à sa jeune amie :

— Je sais, dit-elle, que votre femme, José, pensera toujours aux autres avant de penser à elle !

— C'est mon seul bonheur, dit doucement la jeune fille...

— Eh bien ! et moi ? dit José souriant.

— Mais vous et moi, cela ne fait qu'un, voyons, monsieur mon fiancé !

La journée s'acheva gaiement.

Wanda oubliait qu'elle était la lauréate du jour : peu lui importait un triomphe public. Pour fuir les pneumatiques et les appels téléphoniques de félicitations qui lui arrivaient sans arrêt, elle emmena ses amis à travers Paris, et tous trois, perdus dans la foule, se promènèrent, découvrant les beautés de la grande ville, cueillant des joies au passage, par des visions d'art, des souvenirs évoqués... par un achat de bibelot... par de longs arrêts devant un bouquiniste ou un moderne étalage... cueillant dans la vie d'un peuple actif d'autres éléments de vie profonde !

EPILOGUE

La petite ville est en effervescence.

Les cloches sonnent à toute volée.

C'est un jour froid de janvier ; pourtant la gaieté est dans l'air.

Les portes de l'église sont ouvertes à double battant. Une haie de curieux, emmitoufflés dans des lainages, s'est formée sur toute la largeur de la place, de ce porche d'église à la maison du D' Lordeau : les deux mariées doivent sortir de cette demeure.

Au petit jour, Anne-Marie Gibois, accompagnée de sa mère, est venue rejoindre Geneviève Darboy : elles ont revêtu ensemble la blanche toilette symbolique. Jolies toutes deux dans leur beauté différente, souriantes, émues, elles attendent l'heure convenue dans la chambre même de « tante Clotilde ». Elles ont voulu que la pauvre malade ait toute la part possible de la joie de ce beau jour. Il y a des fleurs partout, et, miracle de la jeunesse, miracle de l'amour, M^{lle} Miroulet semble être mieux portante.

Son visage est comme illuminé et Sœur des Anges, toujours auprès d'elle, annonce triomphalement :

— Elle articule beaucoup mieux, je vous assure... le docteur pense qu'elle guérira peut-être ou tout au moins que son état s'améliorera beaucoup par le nouveau traitement qu'on lui fait subir !

Geneviève s'incline sur le lit :

— Tante, tu ne diras plus que je suis folle, n'est-ce pas ? Quel beau jour, tante, et comme je suis heureuse !...

Wanda paraît sur le seuil :

— Venez, dit-elle ; tous les invités sont là. Vos fiancés s'impatientent. C'est l'heure.

Les cloches sonnent toujours.

Dehors, il y a du soleil, un soleil d'hiver non réchauffant, mais qui fait paraître plus éclatante la neige tombée la veille et restée accrochée sur les toits, dans les arbres, sur les rebords de fenêtres.

Et le cortège se forme : il y a beaucoup d'enfants rieurs, beaucoup de jeunes filles aussi... Il y a tous les amis des deux familles, quelques relations de José Crisor accourues à son invitation... Les toilettes sont simples. Sur la place, les coiffes bretonnes s'agitent comme des ailes d'oiseau...

Le défilé se fait et les premiers couples sont déjà

à leur place tout en haut de l'église que les mariés ne sortent pas encore de la maison !...

Enfin, les voilà !

C'est d'abord Geneviève au bras d'un vieux paysan fier de l'honneur qui lui est fait et bien campé dans son costume à velours et à boutons brillants, car la jeune fille a tenu à être menée à l'autel par le mari de la vieille nourrice qui l'a soignée étant petite, à la mort de sa mère.

Puis voici Anne-Marie au bras de M. Gibois.

Les précédant, Yves s'appuyant sur M^{me} Lordeau et traînant encore un peu la jambe ; puis José, grave, recueilli, que Wanda Tchékov accompagne.

Les portes de l'église ne purent se fermer pendant la cérémonie, car elle était trop petite pour accueillir tout le monde. Et les chants, et la musique, et la petite clochette de l'enfant de chœur, et les prières du prêtre, tous ces bruits parvenaient atténués, mais distincts, aux oreilles de Tante Clotilde qui, soutenue par la religieuse, assistait ainsi, le cœur en fête, au mariage de sa petite Geneviève.

*
* *

Les binious grincèrent. Des « Vivent les mariés ! » éclatèrent. Des rondes se formèrent. Un repas fut servi aux malheureux. Toute la journée ce fut une fête publique.

Pour recevoir tous les convives de ce double mariage, l'« Hôtel du Mouton-Blanc » avait enlevé une cloison afin d'agrandir la salle des banquets. Jamais cela ne s'était vu encore : tant de monde et tant de simplicité ! Ce fut une vraie noce de campagne ! Au dessert, chaque convive dut chanter sa romance, ou raconter une histoire. Les rires fusaient. Les verres se choquaient.

Quand vint le tour des mariés, il y eut un moment de gêne et d'angoisse inavouées dans le cœur des parents et des amis intimes... On se souvenait encore des fiançailles de Geneviève et du « coup de théâtre » qui avait eu lieu lorsqu'elle avait dévoilé son talent. Certains n'ignoraient pas, même en dehors des proches, quelles avaient été les intentions de la jeune fille et combien ses fiançailles avaient été bouleversées... Bien des bruits avaient circulé, et l'on se demandait encore ce qui arriverait !...

Yves regardait intensément sa jeune femme, cherchant à deviner ce qui se passait en elle :

« Si elle allait regretter, se disait-il ! Elle est si belle, si artiste ! Elle eût eu du succès certainement !... »

Comme si elle lisait dans sa pensée, Geneviève tout simplement se leva :

— Eh bien ! je vais vous dire une fable que j'ai apprise à l'école. Je ne l'ai jamais oubliée parce que la bonne maîtresse qui nous faisait la classe nous répétait toujours que, si nous suivions toute notre vie la morale de cette fable, nous n'aurions jamais d'ennuis, de déceptions, ni de chagrins. Cela s'appelle *Le Grillon*.

José la lui avait fait travailler, cette fable, mais était-ce avec intention, Geneviève mêlait à la science de la diction des intonations un peu chantantes de petite fille qui donnaient encore plus de charme à sa voix si musicalement timbrée.

Un pauvre petit grillon
Caché dans l'herbe fleurie
Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie...

Geneviève était émue profondément. N'avait-elle pas voulu s'envoler, elle aussi, avec de trop fragiles

ailes qui eussent été déchirées au premier contact rude...

Il en coûte beaucoup de briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !

Son regard, à ce vers, chercha les yeux de son mari. Et dans le cœur d'Yves Lordeau les derniers mots sonnèrent comme le plus doux serment d'amour :

Pour vivre heureux, vivons cachés !

FIN

MARBRE QU'ANIMA L'AMOUR...

par PHILIPPE JARDYS

CHAPITRE PREMIER

— Décidément, cela ne marche pas! murmura Maurice de Royaumont en reculant de quelques pas afin de mieux juger de l'effet produit par sa toile.

Sur le large panneau supporté par le chevalet, s'esquissait, dans un décor de palais, au bord d'une lagune aux eaux mortes et glauques, toute une fête vénitienne du seizième siècle, peinte avec des nuances chaudes, des étincellements d'or et d'argent.

L'artiste eut une moue mécontente; puis, jetant son pinceau, il murmura, les dents serrées :

— Pas cela, pas cela du tout! Cette pauvre Georgette a l'air d'une dogaresse autant que moi d'un garde champêtre.

Pendant que le jeune homme parlait de la sorte, son

(A suivre.)

3547-12-35. — RÉGIE IMP. CRÉTÉ. — CORBEIL.

La BIBLIOTHÈQUE d'ÈVE

ROMANS CHOISIS

CES délicieux romans, à l'action vive et sentimentale, sont
signés des écrivains préférés

DES FEMMES ET DES JEUNES FILLES



DERNIERS VOLUMES PARUS :

UN CONTE D'ÉTÉ

par HENRY JAGOT

LA PRINCESSE AUX SLOUGHIS

par MAGALI

LE FARDEAU DU MENSONGE

par S. DE GARROS

UN TROP BEAU RÊVE

par CLAUDE MAREUIL

HISTOIRE DE MON CŒUR

par José REYSSA

MIRAGE DE GLOIRE

par MARGUERITE BOURCET

FLAMAND ROSE

par GEORGES DELRAC

ELLE A VÉCU SON RÊVE

par G. GILLET-ALLART



Chaque volume : 5 francs

Réclamez la *Bibliothèque d'Ève* à tous les libraires et dépositaires
de journaux, ou à la Renaissance du Livre, 94, rue d'Alésia,
Paris (XIV^e).

LES PATRONS FAVORIS



2^{For}.50
LA POCHETTE

DEPUIS TOUJOURS SONT LES MEILLEURS